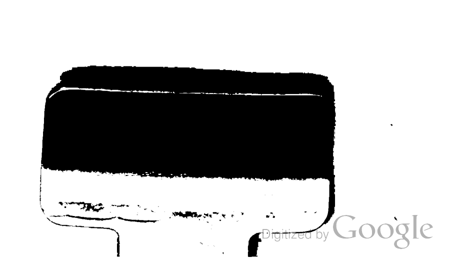




à Mr Got

Hommage de sympathie

et d'admiration

PETITS POËMES

Vous m'avez fait pleurer de rire

En vous écoutant, l'autre soir —

Puissiez-vous avoir à me lire

Le plaisir que j'eus à vous voir !

31 déc. 1859

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

PETITS POËMES

PAR

ÉDOUARD GRENIER

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1859





LA MORT

DU

JUIF ERRANT

Speranza di morte!

(DANTE.)



AVERTISSEMENT

Ce poëme a été publié pour la première fois en 1857. Il a été accueilli par le public, et surtout par la critique avec une bienveillance qui m'a surpris et dont je reste touché. J'essaye aujourd'hui de le rendre plus digne de cette indulgence, en corrigeant dans cette nouvelle édition les fautes de langue et de prosodie qui m'étaient échappées dans la première. Il reste encore bien d'autres imperfections plus graves, qui touchent à la composition même de ce petit ouvrage. Mais je n'ai pas cru devoir lui faire subir aucune modification essentielle, préférant lui laisser ce caractère d'inexpérience et de timidité qui a fait sans doute tout le succès de ce début poétique.

E. G.

DÉDICACE

La lyre qui frémit sous la main des poëtes,
Même quand elle expire en notes incomplètes,
N'est pas un instrument aux faciles accords,
Pareil à ces claviers dont l'ivoire ou l'ébène
Sous les doigts négligents qui l'effleurent à peine
Résonne aussitôt sans efforts.

Non ! la lyre, c'est l'âme immortelle qui vibre.
Seuls, les grands sentiments peuvent toucher sa fibre.
Il faut avoir aimé, vécu, pleuré, souffert.
Car la passion seule est mère du génie ;

Et pour qu'il se répande en torrents d'harmonie,
Il faut que le cœur soit ouvert.

A qui donc dédier ce pur sang de notre âme,
Sinon à l'être aimé qui nous transmit sa flamme;
A l'ange qui sur nous s'inclina chaque jour,
Nous faisant de ses bras un berceau de caresses,
Et nous ouvre en pleurant, à l'heure des détresses,
Le refuge de son amour?

A toi donc ce prélude, à toi seule, ô ma mère!
Ces premiers chants tardifs d'une muse éphémère.
Tu ne les suivras pas d'un sourire moqueur;
Peut-être rendront-ils même tes yeux humides :
Tendres et consolants, austères et timides,
Ils sont un écho de ton cœur.

1857.



PREMIER CHANT

I

LA SOLITUDE

A cet âge de force et de mélancolie
Où l'homme, jeune encor, sur son cœur se replie,
Et, rappelant à lui ses rêves dispersés,
Quitte un instant la lutte et compte ses blessés;
A cet âge où chacun se rend à l'évidence,
Trouve la vie amère et la juge en silence,

J'avais fui les cités; et seul, loin des humains,
Des glaciers et des monts j'avais pris les chemins.

L'esprit de Dieu réside au fond des solitudes.

Là, dominant la terre et ses inquiétudes,
Le calme descendit du ciel dans mon esprit.
A la vie en secret mon âme se reprit.
L'air libre et le soleil, retrempant ma jeunesse,
Chassèrent les brouillards de ma noire tristesse.
Mon cœur, que le mépris devait clore à jamais,
Se rouvrit au bonheur sur ces âpres sommets;
Et l'amour y germa comme ces roses pâles
Qui fleurissent au fond des Alpes glaciales.

O lac, forêt, torrent au murmure éternel,
Toit visité par Dieu sous les traits d'un mortel,
Glaciers qui dans l'air bleu dressez vos fronts de neige,
Solitude bénie! oh! quand vous reverrai-je?

Lieux sacrés où j'appris pour suprême leçon
Le rachat par l'amour et le divin pardon !

A mi-côte des monts, sous un glacier sublime,
Il est un vieux château bâti sur un abîme,
Nid d'aigle où s'abrita plus d'un baron guerrier
Pour dominer la plaine ainsi qu'un épervier.
Ces jours sont loin. Le temps, de l'aire féodale
N'a rien laissé debout que les murs d'une salle
Dont le lierre verdit les piliers crevassés.
Tout autour, l'œil ne voit que débris entassés.
Un pâtre du vallon a d'un faîte rustique
Couronné les arceaux de la ruine antique.
De lourds fragments de roc chargent ce toit mouvant
Qui déborde et se rit de la pluie et du vent.
Séjour d'ombre et de paix, simple et douce retraite
Faite pour l'œil du peintre et l'âme du poëte !
Un bouquet de mélèze au feuillage léger

Commme un frais éventail cherche à la protéger
Des ardeurs du midi; vers le nord, en revanche,
Un bois de grands sapins défend de l'avalanche.
A leurs pieds, dans la cour, parmi les blocs épars
Qui couronnaient jadis les créneaux des remparts,
On entend murmurer doucement une source;
Mais avant d'écumer et de prendre sa course,
Elle forme à deux pas un bassin naturel
Où se mire et frissonne un coin d'ombre et de ciel.
L'eau qui fuit par les bords sous le flot qui la pousse
Arrose un vert tapis, où, les pieds dans la mousse,
La gentiane entr'ouvre un œil timide et bleu
Qui regarde en rêvant le cyclamen en feu.
C'est là qu'il faut venir écouter le silence
Vers le déclin du jour, quand la brise balance
Sur ce miroir tremblant les ombres des grands bois
Et mêle au bruit des eaux les soupirs de sa voix !
Devant le vieux manoir une étroite terrasse
Mène au bord du rocher qui soudain dans l'espace
Manque; l'abîme est là. Sous les yeux effrayés

Un vallon se déroule à plus de mille piés;
Puis des monts, puis un lac comme au fond d'un cratère:
On croit voir devant soi la moitié de la terre.

Voilà la solitude et quel était le nid
Où je passai les mois que le soleil bénit.

Un soir j'étais assis sur cette plate-forme
Dont la base en granit s'allonge en cap énorme.
Ainsi que chaque soir je regardais les cieux :
L'infini, c'est la fête et de l'âme et des yeux.
Puis, pour le paysan qui cultive la terre,
Pour le navigateur et pour le solitaire,
Que l'aurore soit pâle ou l'occident vermeil,
Le grand événement du jour, c'est le soleil.
Ce soir-là, le couchant se couvrait de nuages,
Noir chaos de vapeurs tout peuplé de mirages.
On eût dit des géants groupés en bataillons,

2.



Où tous les vents du ciel se creusaient des sillons.
Afin de retarder leur marche sûre et lente,
Le soleil, tout couvert d'une pourpre sanglante,
Comme un héros qui meurt en combattant encor,
Faisait de ses rayons autant de flèches d'or,
Et semblait contenir par le respect surprises
Au bord de l'horizon leurs masses indécises.

Quand je quittai des yeux ce poëme du soir
Que Dieu varie au ciel chaque jour, je pus voir
Partout les précurseurs d'un infaillible orage :
Les cimes des forêts se heurtaient avec rage;
A leurs pieds, les grands bœufs qui paissaient dispersés
Accouraient se coucher sur l'herbe en rangs pressés.
Dans le fond du vallon les troupeaux et le pâtre
Cheminaient sous des flots de poussière blanchâtre
Que le vent dispersait en léger tourbillon;
Le laboureur quittait en hâte son sillon;
Les oiseaux regagnaient leur nid, et solitaire
L'aigle du haut du ciel cherchait au loin son aire.

Seul dans l'anxiété de la terre et des cieux,
Un voyageur montait, calme et silencieux,
Le sentier verdoyant qui va de pente en pente,
Et du fond du vallon jusqu'aux chalets serpente.
Quand il fut à deux pas, un salut de la main
M'indiqua qu'il voulait poursuivre son chemin;
Mais moi : « Tu viens à temps pour éviter l'orage,
Lui dis-je, entre avec moi dans mon humble ermitage.
Tu ne peux pas aller plus loin; car le sentier
Avant une heure au moins n'atteint pas le glacier;
Et sur l'autre versant tu marcherais encore
Sans trouver les premiers chalets jusqu'à l'aurore. »

L'étranger s'arrêta comme indécis. Ses yeux
Jetèrent un regard rapide sur les cieux,
Puis sur moi. Je sentis que son œil plein de flamme
Voulait interroger jusqu'au fond de mon âme.
Il secoua la tête et dit : « Tu ne sais pas
Quel est ce voyageur dont tu retiens les pas.
A quoi bon, arrêté par ta douce prière,

Franchirais-je avec toi ta porte hospitalière,
Si mon nom prononcé doit glacer cet accueil
Et me forcer bientôt à repasser ton seuil? »
— Mais quel que soit ton nom et ton sort, m'écriai-je,
Encor faut-il qu'un toit cette nuit te protége!
Regarde autour de nous! » En effet, des éclairs
Muets et convulsifs tressaillaient dans les airs.
Les nuages vainqueurs dans la sombre étendue
Descendaient menaçants sur la terre éperdue;
Et déjà sur les bords de l'horizon lointain
La pluie avait jeté comme un voile incertain.

Alors prenant en main son bâton, sa besace,
A mon foyer désert je lui fis prendre place.
Je réveillai le feu dans la cendre engourdi;
Et quand le clair sapin dans l'âtre eût resplendi,
Voyant ses pieds tout blancs de poussière: « Sans doute
Tes membres sont lassés par une longue route,
Lui dis-je; aux premiers jours de notre humanité,
Quand on suivait les lois de l'hospitalité,

Dans le monde naissant de la Bible et d'Homère,
Toujours l'hôte lui-même, ou sa fille, ou sa mère,
Lavait dans un bassin les pieds de l'arrivant.
Même après ce long jour de soleil et de vent,
Tu n'accepterais pas sans doute cet usage;
Mais avant que la nuit soit close et que l'orage
Éclate, je pourrai te montrer, si tu veux,
Une source où baigner tes pieds las et poudreux. »

L'étranger consentit, et, lui servant de guide,
Je l'assis sur les bords de la source limpide.

Tandis que dans l'eau vive et fraîche du bassin
Il oubliait le poids du jour et du chemin,
Je rallumai la lampe, et sur la table prête
Je servis mon souper de jeune anachorète :
Du pain bis, du chamois, des fraises, et du miel
Gardant le goût des fleurs qui sont plus près du ciel.
J'ajoutai, pour fêter mon hôte, honneur si rare!

Un flacon de vieux vin dont la chaleur répare.
Voilà tout le repas, tel que chaque matin
Un pâtre l'apportait du village lointain.

Quand aux muets éclairs de la nuit déjà sombre,
Mon hôte eut achevé de se baigner dans l'ombre,
La lampe, à son retour le montrant en entier,
Me fit mieux voir ses traits qu'au détour du sentier.
Je fus frappé d'abord de respect et de crainte,
Tant sur lui la douleur me paraissait empreinte!
Tout la disait : son front, son regard et sa voix.
Je crus le voir alors pour la première fois.
Ses lèvres et son nez d'une forme aquiline
D'un fils de la Judée annonçaient l'origine;
Son front pâle était droit; de longs et noirs cheveux,
Mêlés de fils d'argent, couvraient son cou nerveux;
Une barbe légère, à moitié blanche et rousse,
Estompait son menton d'une ombre fine et douce;
Et l'ardente pensée en sillons verticaux

Avait entre les yeux creusé deux plis égaux.
Une majestueuse et sereine tristesse
Ennoblissait encor ses traits pleins de noblesse.
Mais ce qui rayonnait et doublait sa beauté,
C'était cet œil de feu, profond et velouté
Dont la nature dote en mère partiale
Les aînés du soleil, la race orientale.

Pendant que j'admirais l'étranger, son regard
Sur mon humble réduit se portait au hasard :
« J'aperçois, me dit-il avec un doux sourire,
Des livres, des feuillets disposés pour écrire.
Jeune et seul, loin du monde et perdu dans les bois,
N'es-tu pas un poëte, un de ces porte-voix
Par où l'esprit de Dieu s'épanche sur le monde,
Un de ces cœurs ouverts comme une urne profonde
Qui recueillent les pleurs de ce globe mortel,
Et portent nos soupirs aux pieds de l'Éternel ?
Ne rougis pas, la Muse est sœur de la Prière.
Toutes deux en pleurant montent vers la lumière

Et rapportent d'en haut aux cœurs simples et bons
Un céleste trésor de consolations.
Chante ! laisse ton cœur rayonner, s'il s'enflamme !
Laisse couler tes pleurs et déborber ton âme !
Sans honte et sans orgueil sois poëte ! Il n'est pas
De sort plus glorieux ni plus grand ici-bas. »

— Hélas ! lui répondis-je en secouant la tête,
Je n'ai pas cet orgueil de me croire poëte.
Le monde a dévoré ma jeunesse ; et puis Dieu
Ne m'avait pas au front marqué d'un doigt de feu.
De la gloire en naissant il m'a donné la fièvre.
Mais le charbon divin n'a pas touché ma lèvre.
Comme un aiglon blessé que tente l'infini
J'ouvre en vain l'aile au vent, je mourrai près du nid. »

Alors d'un geste ami je lui fis prendre place
A la table frugale, et je m'assis en face :

« La marche a dû, lui dis-je, aiguillonner ta faim.
Je voudrais t'offrir mieux que ces fruits et ce pain;
Le couvert est rustique et ce lin un peu rude;
Mais tu feras la part de cette solitude. »

Je dis, et le repas commença. Ses discours
Étranges, fins, profonds en charmèrent le cours.
Sa conversation, à la fois grave et vive,
Ranimait du passé l'image fugitive.
On croyait voir agir les hommes d'autrefois,
Et les siècles poudreux se lever à sa voix.

« Maintenant, dis-je après un moment de silence,
Pour abréger la nuit dont la course commence,
Si le sommeil encor ne tente pas tes yeux,
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, tes aïeux. »

A ces mots, je crus voir une pâleur mortelle

Redoubler de ses traits la pâleur naturelle;
Puis soudain tout son sang reflua vers son front :
« Ce récit sera court, dit-il d'un ton profond,
Car mon nom seul suffit pour dire mon histoire. »
Et baissant ses longs cils sur sa prunelle noire,
Il se tut, puis enfin reprit en soupirant :
« Je me nomme Ahasver; je suis le Juif errant! »



DEUXIÈME CHANT

II

L'ORAGE

Ahasver !... A ce nom, l'écho comme incrédule
Gronda longtemps aux murs de l'antique cellule.
Je sentis un frisson de surprise et d'effroi
Glisser comme un éclair sur mon front pâle et froid.
L'étranger, croyant lire au fond de mes pensées,
Triste et sans relever ses paupières baissées,
Se mit debout et dit doucement : « Je sais bien
Quel sentiment mon nom met dans un cœur chrétien ;

3.

C'est pourquoi je voulais te le dire à voix haute
Avant que ta bonté ne fît de moi ton hôte.
Tu ne m'as pas permis d'achever cet aveu ;
Tu reçus malgré lui le forçat de ton Dieu !
Et l'horreur, le dégoût, une terreur secrète
Te troublent maintenant à ma vue, ô poëte !
A ce trop juste accueil je suis accoutumé,
Les siècles m'ont appris à ne plus être aimé.
Sois béni cependant ! Ta main toucha la mienne ;
Tu m'as comblé des dons de ta table chrétienne ;
Ta source a rafraîchi mes pieds las et poudreux ;
Le maudit te bénit encore ! Sois heureux ! »

Il dit, et vers le seuil il reprenait sa route,
Quand, m'élançant vers lui pour l'arrêter : « Écoute,
M'écriai-je, Ahasver ! tes yeux se sont mépris.
Je n'ai pu m'empêcher de paraître surpris.
Mais connais mieux mon cœur ; quelle que soit ta faute,
Du malheur à mes yeux tu n'es plus rien que l'hôte ;

Si grand que soit ton crime et qui t'a condamné,
Je ne puis voir en toi rien qu'un infortuné.
De si haut qu'ait tonné l'arrêt de la justice,
Ce n'est pas moi qui suis chargé de ton supplice.
Je ne saurai jamais, et surtout aujourd'hui,
Être à froid le bourreau des jugements d'autrui.
Dieu t'a condamné, soit! Je révère et m'incline;
Mais lui-même il m'a dit de sa bouche divine :
« Que ta première loi soit d'aimer ton prochain.
« Prends l'affligé pour frère et donne-lui la main. »
Et d'ailleurs, n'es-tu pas mon hôte, d'aventure?
Quand le ciel et la terre et toute la nature
Te crieraient : « Anathème! » il ne sera pas dit
Que celui qui mangea mon pain, fût-il maudit,
Dût repasser le seuil de mon humble demeure
Par un pareil orage et dans une telle heure. »

En effet, la tempête éclatait en fureur.
L'ouragan redoublait la nuit et son horreur.

De larges gouttes d'eau fouettaient les vitres frêles;
Les solives du toit pliaient; leurs axes grêles
Craquaient aux coups du vent comme un navire en mer
Qui repousse en grinçant l'assaut du flot amer.
L'éclair au fond du ciel sillonnant les ténèbres
Déchirait l'infini de ses zigzags funèbres;
La pluie à flots pressés redoublait; puis enfin
Le tonnerre éclata comme un orgue divin.
Le son majestueux, roulant de cime en cime,
Éveillait sur les monts comme un écho sublime,
Et semblait promener sur des ailes de feu
Du zénith au nadir la colère de Dieu.

« Tu le vois, tout conspire à te fermer la fuite,
Repris-je encor, chaque être a regagné son gîte.
Les animaux des champs et les oiseaux du ciel
Se sont tous abrités pour ce moment cruel.
Comment peux-tu songer à quitter cet asile? »
Et lui me répondit d'un air triste et tranquille:

« Oui, les bêtes des champs et les oiseaux de l'air
Ont fui dans leur retraite et la pluie et l'éclair;
Mais le proscrit n'a pas où reposer sa tête.
Eh! que me font à moi la nuit et la tempête?
Que de fois, dans l'horreur d'une pareille nuit,
N'ai-je pas, aux éclats de la foudre qui luit,
Cheminé sous le choc d'éléments en démence!
Car partout sous mes pas mon chemin recommence.
« Ouvrez-vous! ouvrez-vous! cataractes des cieux!
« M'écriais-je, inondez mon front silencieux!
« Lavez-y sous les flots de votre onde lustrale
« Le stigmate imprimé dans une heure fatale! »
Et par les bois, les rocs, les ravins et les monts,
Poursuivi par un chœur d'invisibles démons,
Emportant dans mon âme une tempête humaine,
Sous l'affreux tourbillon allant où Dieu me mène,
Je marchais... jusqu'à l'heure où, tombant sous l'effort,
Je savourais enfin l'avant-goût de la mort.
Mais soudain, une voix éclatante et sonore,
Plus haut que l'ouragan me criait : « Marche encore!

« Pour toi seul, ni repos, ni mort. Marche toujours !
« La justice de Dieu n'a pas eu tout son cours. »

Il s'assit, et, couvrant des deux mains sa figure
Qu'ombrageait à demi sa longue chevelure,
Il resta quelque temps comme accablé ; bientôt,
Je crus entendre un bruit étouffé de sanglot ;
Puis des pleurs, sous ses doigts se frayant une route,
Sur la nappe de lin tombèrent goutte à goutte.

Je contemplais debout ce désespoir muet.
D'une tendre pitié mon cœur se remuait.
Mais devant la grandeur de sa faute fatale,
Je n'osais tenter l'œuvre inutile et banale
Qui porte un nom sacré : la consolation.
Pour nous bercer d'espoir, de résignation,
Pour toucher une plaie encore mal fermée,
Il faut la main d'un ange ou d'une femme aimée.

« N'est-ce pas, me disais-je, un rêve de mes sens
Que tout ce que je vois, j'écoute et je ressens?
Cet homme dont la vie a traversé les âges,
Contemporain du Christ qu'il abreuva d'outrages,
Dont la sombre légende autrefois m'a bercé,
Est-ce lui que je vois muet, triste, oppressé,
Mouillant de pleurs amers ma table hospitalière?
Est-ce bien mon foyer? Est-ce bien la lumière
De la lampe qui veille avec moi chaque nuit,
Qui m'éclaire à présent, moi-même, auprès de lui,
Et vacille en fumant au vent de la tempête ? »

Mais Ahasver venait de relever la tête :
« Chose étrange! dit-il en essuyant ses yeux,
Je n'entends plus l'écho de cette voix des cieux
Qui dans mon sommeil même épouvantait mon âme
Et me pressait les flancs d'un aiguillon de flamme.
Depuis le Golgotha c'est la première fois
Dans mon sein déchiré que se tait cette voix.
La justice de Dieu serait-elle lassée ? »

— Pourquoi pas? dis-je alors en suivant sa pensée;
Si tu reviens à Dieu par un vrai repentir,
De sa rigueur forcée il peut se départir.
Si ton cœur est touché, le sien aussi doit l'être.
Tu ne connais de lui que le juge et le maître;
Le père t'ouvrira les deux bras quelque jour.
Espère! qui jamais a sondé son amour?
Ce n'est pas à l'insecte à mesurer l'abîme.
Homme! pense à ton Dieu d'un cœur plus magnanime.

— Parle, dit Ahasver, parle encore et toujours.
Si tu savais le bien que me font tes discours!
Tu me rouvres le ciel; et ma paupière humide
Ne voit plus l'infini de cet immense vide,
Où s'enfonçaient mes pas comme dans un désert.
Oh! qui saura jamais tout ce que j'ai souffert!
Mais ces pleurs qu'à tes yeux je versais tout à l'heure
N'ont plus leur amertume, et leur source est meilleure.
De mon cœur désormais ils coulent doucement;

Car ce n'est plus l'horreur de mon long châtiment
Qui fait ainsi parfois déborder ma paupière.
Non, c'est le souvenir de ma faute première;
C'est le regard brûlant du céleste martyr,
Dont j'insultai la mort; c'est le saint repentir.
En songeant que de Dieu j'aggravai le supplice,
Je trouve à ma douleur presqu'un amer délice.
Mais avant de comprendre et d'en arriver là,
Avant qu'à mes regards le Dieu se révélât,
Pour vaincre mon orgueil et dompter ma nature,
Il m'a fallu subir des siècles de torture;
Et si je t'en faisais le fidèle récit,
Ton front en m'écoutant deviendrait pâle aussi.

— Pourquoi ne pas parler? dis-je alors; qui t'arrête?
Nous ne pourrions dormir au bruit de la tempête.
Puisque le ciel refuse à nos yeux le repos,
Abrége cette nuit par tes sages propos.
Avant qu'aux cieux le calme ou le jour ne renaisse,
Tu peux par tes récits instruire ma jeunesse.

Le moindre voyageur de retour chez les siens
A de quoi défrayer les plus longs entretiens.
Et toi, qui tant de fois, sans trêve et solitaire,
Voyageur éternel, as parcouru la terre,
De quels temps, de quels cieux, n'es-tu pas le témoin ?
Voyager ! voyager ! le bonheur est au loin !
Faire comme la nue, ou bien l'oiseau qui passe ;
Dévorer de ses yeux et de ses pieds l'espace ;
Voir des lieux, des climats et des peuples divers ;
Conquérir en courant cet immense univers ;
Et rapporter enfin, comme dépouille opime,
La beauté qui fleurit partout, quel lot sublime !
Hélas! le mien fut autre, et ce rêve de feu
M'a consumé dans l'ombre où m'avait cloué Dieu.

— Console-toi, dit-il ; la terre est si petite,
Que ton ardent désir se fût calmé bien vite.
Pour trouver la beauté que tu cherches si loin,
De traverser les mers il n'est guère besoin.

Ouvre tes yeux, regarde ! un coin de la nature
T'offre tout l'univers comme en miniature.
N'as-tu pas sur ton front la voûte du ciel bleu,
Où la nuit montre aux sens l'infini tout en feu,
Tandis que sous tes pieds chaque herbe abrite un monde?
Regarde encor plus près : dans ton âme profonde
Dieu comme en un foyer n'a-t-il pas réuni
L'image du réel et le rêve infini ?
C'est là, c'est là surtout, dans ce monde invisible
Où la réalité s'augmente du possible,
Loin de la foule inepte et du chemin banal,
Qu'éclôt dans les grands cœurs la fleur de l'idéal
Crois-moi, l'eau, l'air, le ciel, l'homme est partout le même.
Cherche en toi, cherche en Dieu cette beauté suprême ;
Et, sans franchir les mers, sans changer d'horizon,
Regarde l'infini du seuil de la maison
Où tu perdis ta mère, où tes fils devront naître ;
Vis, souffre, et dans tes pleurs tu verras t'apparaître
Le modèle divin, l'exemplaire éternel
De tout ce qui fleurit de beau sous notre ciel.

— Hélas! notre existence est si vaine et si brève
Que nous entrevoyons le monde comme un rêve.
Nous commençons à peine à lire dans les cieux
Que la mort nous arrête et nous ferme les yeux.
Mais toi, l'éternité t'armait de patience.
Les jours ont dû t'ouvrir des trésors de science.
L'homme, les temps, les lieux, sont sans secrets pour toi,
Et de tout ici-bas tu dois savoir la loi.

— Détrompe-toi, chaque homme en arrivant au monde,
Suivant ses devanciers et leur trace féconde,
Recueille en quelques ans dans son avide esprit
Ce que l'humanité dans des siècles apprit.
Pas à pas, jour par jour, siècle à siècle, avec elle
J'ai gravi longuement cette pénible échelle,
Où Dieu te déposa sur le dernier degré.
En naissant tu reçus comme un dépôt sacré
Ces vérités qu'un âge apprend des autres âges,
Ce trésor lentement amassé par les sages,

Et que tu transmettras à tes enfants demain.
Nous avons tous les deux fait le même chemin;
Mais je l'ai dû frayer avec toute la terre,
Ainsi qu'un pionnier, pas à pas, pierre à pierre.
Toi, tu l'as parcouru dans un char, en un jour.
Nous arrivons ensemble au même carrefour ;
Tu n'as fait que deux pas : je marche dès l'aurore.
Tu lis où j'épelai longtemps; ou bien encore
Je suis venu plus tôt à l'école que toi;
Voilà tout; mais tu sais la leçon comme moi.

— A quoi donc t'a servi cette longue existence ? »
Dis-je alors, sans songer à mon trop d'insistance.

Il sourit d'un air triste et puis me répondit :
« Je m'en vais te le dire. Écoute mon récit. »



TROISIÈME CHANT

III

L'EXPIATION

Avant de commencer sa triste et longue histoire,
Comme pour tout revoir d'un trait dans sa mémoire,
Ahasver un instant mit le front dans sa main.
Alors j'emplis la lampe et jusqu'au lendemain
Je fis brûler dans l'âtre un vieux tronc de mélèze;
Je m'assis devant lui pour le voir plus à l'aise;

Et, tandis qu'au dehors l'eau ruisselait à flots,
Ahasver commença son récit en ces mots :

« Le monde entier connaît mon crime et ma démence ;
Mais ce qu'il ne sait pas, c'est la misère immense
Qui fut mon châtiment, hélas! trop mérité :
Le plus grand des forfaits, c'est l'inhumanité !
Longtemps, comme un feu lent qui sous la cendre brûle,
Comme un poison caché qui dans nos flancs circule,
La malédiction qui pesait sur mon front
Me laissa respirer dans un calme profond.
Dieu seul est patient : lui seul aussi peut l'être;
Car du temps fait pour nous l'Éternel est le maître.
Cependant, par instants, dans ma sécurité,
Un doute affreux perçait mon esprit agité;
Une vague terreur épouvantait mon âme :
Si Dieu s'était caché sous cette croix infâme ?
Me disais-je ; et la nuit j'entendais une voix
Terrible : « Marche! marche ! et porte aussi ta croix ! »
Mais le jour radieux, dissipant les ténèbres,

Chassait avec la nuit ces visions funèbres :
Et libre désormais, honteux et triomphant,
Je riais de moi-même et me traitais d'enfant.
Alors pour m'étourdir je m'agitais sans trêve ;
La vie en tourbillon m'emportait comme un rêve.
Ce n'étaient que des jeux, des danses, des festins,
Qu'éclairaient jusqu'au jour des flambeaux clandestins ;
Ou, soudain me plongeant dans d'austères pratiques,
De la maison de Dieu j'assiégeais les portiques.
Je cherchais à me fuir ; il fallait, à tout prix,
En dehors de moi-même occuper mes esprits.

« Un soir j'étais assis sur le mont dont le faîte
Porte au ciel le palais où dort le Roi-prophète.
Je voyais à mes pieds se creuser le vallon
Que de son eau fangeuse arrose le Cédron :
C'était de Josaphat la funèbre vallée,
De morts et d'ossements solitude peuplée.

La poussière n'est là que la cendre des morts.
Là, fatigué de fuir sans cesse mes remords,
D'éviter le combat et de demander grâce,
J'attendis ce fantôme et lui fis enfin face :
« Eh ! quand cette menace et ces cris seraient vrais,
Quand jusqu'au dernier jour du monde je vivrais,
Me dis-je, où serait donc ce malheur si terrible ?
Est-ce bien là l'objet de ma frayeur risible ?
Qu'ai-je à perdre ? La mort. Si c'est un châtiment,
Acceptons-le sans crainte et portons-le gaîment.
Si Dieu veut m'oublier pour toujours sur la terre,
Il ne fait qu'exaucer mon rêve involontaire.
Vivre éternellement, comme Dieu dans le ciel,
N'est-ce pas le désir, le vœu de tout mortel ?
Être maître du temps, c'est l'être aussi du monde.
Je jouirai de tout dans une paix profonde.
J'aurai la gloire, l'or, l'empire, et je verrai
Tous les peuples fléchir sous mon sceptre adoré.
Qui sait même ?... Il se peut que je sois le Messie !
C'est dans ces jours, suivant l'antique prophétie,

Qu'il doit inaugurer son empire éclatant.
Dieu m'éprouve; il m'appelle, et le monde m'attend. »

« Une joie indicible inonda ma poitrine.
J'y crus sentir monter une séve divine;
Et plein de ces pensers, ivre d'un fol orgueil,
De mon humble maison je regagnai le seuil.

« Dieu m'y laissa longtemps savourer ce doux rêve;
Mais enfin sa justice allait tirer le glaive,
Et me frapper dans tout ce que j'avais de cher :
Mon premier châtiment m'attendait dans ma chair.

« Les jours avaient marché, laissant sur leur passage
A tous les fronts mortels un trop visible outrage.
Ma femme vieillissait; soucieux et chagrins,
Mes enfants avaient l'air de mes contemporains.
Le temps pesait sur tous. Pour moi, son vol rapide

M'effleurait sans laisser à ma joue une ride,
Comme il fit pour ces dieux et ces jeunes héros
Que la Grèce autrefois tailla dans le Paros,
Dont l'œil contemple encor l'éternelle jeunesse.
Oublié par la mort, même par la vieillesse,
J'étais tel que je fus, tel que je suis encor,
Et tel que je serai jusqu'au jour où la mort,
Brisant aux pieds de Dieu cette terre mortelle,
Me jettera vivant à ses pieds avec elle!
Mon rêve devenait une réalité.
J'allais donc vivre encor toute une éternité!
Cette idée exaltait et dilatait mon âme;
Elle m'enveloppait d'une atmosphère en flamme
Qui m'isolait du monde et me brûlait les yeux.
Mais, tandis que mon front frappait ainsi les cieux,
Le froid m'envahissait; déjà sa main livide
M'étreignait; et bientôt j'étouffai dans le vide.

« Ma femme s'éteignit dans mes bras. Je l'aimais;

Et quoique cet amour ne s'effaça jamais,
Dieu qui faisait deux lois pour nos deux existences,
Avait disjoint nos cœurs, nos plaisirs, nos souffrances.
Au moins, quand on vieillit ensemble, au coin du feu,
Des injures du temps le cœur s'aperçoit peu;
On se revoit toujours sous cette même image,
Sous ces traits adorés dans la fleur du jeune âge.
L'amour aux deux vieillards prête son prisme d'or;
Par leur âme immortelle ils s'adorent encor,
Et la main dans la main, sans trouble, sans secousse,
Ils glissent à la mort par une pente douce
Mais, ô cruel supplice! ô spectacle d'horreur!
Sentir ce qu'on aimait se faner sur son cœur!
Voir au contact impur des rapides années
Ces charmes se flétrir, ces lèvres profanées!
Au lieu de ces beautés qu'on adorait avant,
Ne tenir dans ses bras qu'un cadavre vivant,
Et jeune, au fond du cœur sentir la même flamme!
C'est mourir dans autrui par les sens et par l'âme.
Cette atroce douleur brisa mon corps de fer.

Si tu n'as pas aimé, va, tu n'as pas souffert!

« Mais Dieu, dont seulement commençait la justice,
Allait me retourner sur un autre supplice.

« Je t'ai dit que mes fils étaient devenus vieux ;
Ma jeunesse étonnait leurs regards envieux.
En renversant ainsi la loi de l'existence,
Chaque jour entre nous mettait plus de distance.
Leur surprise bientôt se mélangea d'effroi.
Leurs cœurs de plus en plus se fermèrent pour moi.
Je n'étais à leurs yeux qu'un obstacle, une gêne.
Leur révolte à la fin grandit jusqu'à la haine.
Je croyais toucher là le comble de l'horreur;
Mais non! rien n'arrêta leur rage et leur fureur,
Et la cupidité, mordant ces cœurs avides,
Les gonfla du venin des complots parricides.
Tu frémis... mais attends; tu seras père un jour;

Ton cœur s'élargira pour cet immense amour.
Alors, si mon récit te revient d'aventure,
Alors tu comprendras quelle fut ma torture !

« Las de voir s'émousser le fer et le poison,
Ces fils dénaturés quittèrent la maison.
Soit honte, soit terreur que le remords suggère,
Ils allèrent mourir sur la terre étrangère.
Un seul ne quitta pas le foyer paternel.
C'était le dernier-né, le doux Emmanuel,
Fruit pâle et délicat d'une branche flétrie,
Né le jour où le Christ donna pour nous sa vie.
Il était aussi beau que son ange gardien ;
Son âme ouverte au ciel ne voyait que le bien.
De ses frères jamais il ne comprit le crime :
Dieu l'avait animé d'un souffle trop sublime.
Comme un glaive à l'étroit son âme usait son corps ;
Son ardente pensée en brisait les ressorts.
Je l'aimais d'un amour immense et solitaire ;
Mais lui semblait un être étranger à la terre.

Jamais une caresse, un sourire, un regard,
Ne montait jusqu'à moi, pas même par hasard.
Son cœur ardent au bien n'était pour moi que glace;
Bientôt de la froideur le dégoût prit la place,
Puis l'horreur! Et je vis, père désespéré,
Que Dieu, de cet enfant chétif, décoloré,
Avait fait contre moi l'archer le plus terrible
Qui pût venger son Fils et sa grandeur visible.

« Il languit quelque temps. Debout, près de son lit,
Je vis bientôt la mort glacer son front pâli.
Mais avant de mourir, dans sa longue agonie
Un prodige effroyable étonna mon génie,
Et me doubla l'horreur de son horrible mort.
Soit délire ou hasard, châtiment ou remord,
A l'heure où sur les fronts d'une argile moins pure,
Sous les doigts de la mort l'âme se transfigure,
Je vis (ou je crus voir) son visage amaigri
Prendre de plus en plus les traits de Jésus-Christ.

C'était lui ! seulement plus enfant et plus blême;
Mais cette majesté, cette douceur suprême,
L'âme partout visible, et son geste, et sa voix,
Et surtout cet œil doux et terrible à la fois;
C'était lui, toujours lui ! Qui pourra jamais dire
Tout ce que j'ai souffert dans cet affreux délire ?

« Il mourut : ou plutôt alla renaître au ciel,
Seul séjour de ce corps trop immatériel.
Dix-huit siècles de peine ont passé sur cette heure,
Et, comme au premier jour, je le vois et je pleure,
Et jusqu'à ce que Dieu ferme enfin l'avenir,
Mon cœur en gardera le poignant souvenir !
Il mourut au moment, au jour anniversaire
Où le Christ était mort pour tous sur le Calvaire.
Je reconnus le Dieu dans ces terribles coups;
Mais je ne pliai pas devant lui les genoux.
L'horreur seule cloua mon front dans la poussière.
Un autre de mon fils dut fermer la paupière;

Et quand on l'emporta roulé dans son linceul,
Je restai seul, sans fils, sans amis, seul, tout seul !

« Sans amis ! L'homme est fait pour vivre avec les hommes.
Ils ont beau nous blesser, débiles que nous sommes,
Il faut nous réunir, comme l'on voit les blés
Serrer sous l'aquilon leurs épis rassemblés.
Je voulus me mêler à mon peuple, à la foule.
Mais comme un roc debout dans un fleuve qui coule,
Immobile au milieu des générations,
J'avais vu les mortels glisser par millions.
Le fleuve humain roulant son onde fugitive
Avait passé ; j'étais resté seul sur la rive.
D'un voyage lointain je semblais revenu ;
Parmi des inconnus j'errais en inconnu.
Les choses seulement me restaient familières,
Et pour contemporains je n'avais que des pierres.
A peine les vieillards, même les plus lointains,
Me reconnaissaient-ils de leurs regards éteints.
A mon nom, à ma vue, ils secouaient la tête.

Heureux si leur mémoire était pour moi muette!
J'étais de trop au monde, et je voyais partout
Les signes de l'horreur, du mépris, du dégoût.
Tous les regards surpris me disaient au passage :
« Pourquoi n'es-tu pas mort avec ceux de ton âge? »
Ou : « Pourquoi les tombeaux sont-ils si mal fermés? »
Et mille étranges bruits de vérité semés
Circulant sourdement préparaient la tempête
Que le peuple crédule amassait sur ma tête.

« Les chrétiens, dont l'essaim s'était multiplié
Et grandissait toujours, n'avaient pas oublié
La malédiction qu'à son heure suprême
Le Maître avait laissé tomber sur mon front blême.
J'étais entre leurs mains un miracle de plus,
Une preuve vivante en faveur de Jésus.
Le Sanhédrin s'émut; le Temple prit l'alarme.
Ces vieillards cauteleux avaient compris quelle arme
Ma vie allait fournir aux ardents novateurs.

Ils lancèrent sur moi leurs plus vils délateurs.
Je ne pus déjouer leur astuce et leurs trames ;
Jeté dans un cachot, chargé de fers infâmes,
Il me fallut répondre à l'accusation
De semer le blasphème et la sédition.
A peine daigna-t-on écouter ma défense ;
Je vis que pour punir ma prétendue offense
L'exil était déjà décrété. Les Romains
M'avaient sur ces griefs remis entre leurs mains ;
Car déjà dans ce temps la Judée asservie
Avait perdu le droit et de mort et de vie.
Par ces Pharisiens je fus donc condamné.
Debout, au pilori je parus enchaîné ;
Et là, sous le soleil, aux yeux d'un peuple immense,
Le bourreau proclama mon inique sentence :
« L'exil perpétuel ! » Et quand il l'entendit,
Le peuple avec fureur sous mes pieds applaudit.
De ma colonne infâme, à ces clameurs vulgaires,
Je me souvins du Christ qu'il insultait naguères.
« Peuple vil ! m'écriai-je, et dont la cruauté

Traite un persécuteur comme un persécuté,
Quand cesseras-tu donc d'être lâche et stupide ?
Tu n'es comme la mer qu'un élément perfide.
Comme elles tu te meus au hasard, sans raison ;
Mais tu n'as pas comme elle un immense horizon,
Et tes flots agités sur une vase immonde
Laissent dormir en toi les éléments d'un monde ! »

« On vint me délier ; un groupe de soldats
Jusqu'aux murs de la ville accompagna mes pas ;
Et suivi de la foule et de son long murmure,
Chaque enfant me jetant au passage une injure,
Je franchis furieux la porte de Sion.
Alors je lui lançai ma malédiction ;
Et je partis la rage au cœur, la mort dans l'âme,
Frappé dans mon pays, dans mes fils, dans ma femme.»



QUATRIÈME CHANT

IV

LE REPENTIR

Ahasver attendri, s'arrêtant à ces mots,
Mit la main sur ses yeux et prit quelque repos.
Mais bientôt, d'un regard et d'une voix plus fermes
Renouant son récit, il reprit en ces termes :

« Pardonne cet instant de faiblesse. Tu vois
Que le seul souvenir de ces maux d'autrefois

Suffit pour ranimer ces trop vives blessures.
Dix-huit siècles en vain m'ont flétri de tortures;
Elles saignent toujours. Il en est des douleurs
Qui nous ont fait verser les premiers de nos pleurs,
Comme des jours heureux du printemps de notre âge;
L'éternité ne peut en effacer l'image.

« Que te dire des jours qui suivirent ces jours?
Nuls coups aussi cruels n'en marquèrent le cours
Pourtant Dieu n'avait pas épuisé sa colère.
La meule attend le grain qu'on a battu dans l'aire.
Après avoir brisé mon cœur dans ses liens
Avec mes fils, ma femme et mes concitoyens,
Il fallait l'écraser au contact dur et rude
Et de l'homme et du temps et de la solitude.
Je croyais que j'allais vivre éternellement
Tranquille, après avoir subi ce châtiment.
« Que puis-je encore souffrir? disais-je; ma poitrine
N'offre plus une place à la flèche divine. »

Insensé ! je croyais que j'avais tout souffert,
Et je foulais déjà le seuil d'un autre enfer !

« Pour fuir plus promptement ce qui fut ma patrie
Je m'embarquai, roulant dans mon âme flétrie
La haine, la vengeance et la destruction,
Qu'un an plus tard Titus fit tomber sur Sion.
J'allai, sans perdre au loin ma course vagabonde,
Droit à Rome, ce centre et ce pivot du monde,
Ce gouffre insatiable où tout aboutissait;
Où l'or, le sang, l'honneur de tous s'engloutissait.
Là, perdu dans les flots de cette foule immense,
Je voulus rebâtir ma nouvelle existence,
Et, sans être ébloui par toutes ces splendeurs,
Je repris à l'écart mon rêve de grandeurs.
« L'empire, me disais-je, appartient à la force.
Ce chêne antique est mort; il n'a plus que l'écorce;
La séve des vieux jours ne monte plus au cœur;
La vertu n'est qu'un nom et le glaive est vainqueur.

De vils prétoriens offrent l'empire à vendre.
Pourquoi, lorsqu'avec l'or chacun y peut prétendre,
Dans ma vie éternelle et ses mille hasards,
Ne vêtirais-je pas la pourpre des Césars ? »

« Voilà ce que rêvait mon cœur encor crédule.
Mais Dieu, pour dissiper ce songe ridicule,
Ne fit qu'abandonner au temps l'ambitieux.
Il fallut peu de jours pour dessiller mes yeux.

« Deux malédictions s'attachaient à ma trace :
Celle de ma personne et celle de ma race.
Un Juif faisait horreur au plus vil des Romains ;
Un Juif était partout le rebut des humains.
Ainsi je n'avais fait que prolonger ma chaîne,
Et ma patrie au loin m'atteignait de sa haine !
Ainsi je n'avais fait, en changeant de pays,
Que changer de malheurs, d'insultes, de mépris !
Alors, sans renoncer à ma grandeur future,

L'orgueil encor saignant de cette autre torture,
Je partis, j'allai voir si des bords plus lointains
Ne me réservaient pas de plus heureux destins.
Mais Rome était l'empire, et l'empire la terre;
Et j'eus beau reculer mon exil volontaire,
Partout, même aux confins du monde, avec le temps,
Il me fallait subir ces mépris insultants,
Ce vide inexorable et cette horreur fatale
Dont j'avais tant souffert sur ma terre natale.

« Ainsi je dus traîner et mes jours et mes nuits
Dans un cercle sans fin de misère et d'ennuis !

« Puisque l'ambition se dérobait si vite,
Et, comme ce fruit né près du lac Asphaltite,
Ne laissait que poussière et cendre dans mes mains,
Puisque j'étais en proie à tant de lendemains,
Il fallait un nouvel aliment à ma vie.
Je cherchai quel désir, quel rêve, quelle envie

Pourrait combler les jours de mon éternité.
Je ne vis que l'amour et que la volupté !
Je m'y ruai. J'appris l'art vulgaire et facile
De surprendre un cœur jeune, innocent et tranquille,
D'inspirer la pitié, cette aube de l'amour,
Puis l'amour radieux qui se lève à son tour ;
Enfin la passion, cet orage de l'âme
Qui s'éteint dans les pleurs et dans les pleurs s'enflamme.
La volupté m'apprit ses plus secrets transports ;
Je voulus m'y plonger tout entier, âme et corps ;
J'essayai d'étourdir mon esprit à la gêne
Dans cette passion unique et souveraine.
Mais mon cœur, comme un vase où la lie est partout,
En laissait fuir l'extase et gardait le dégoût.
En vain à ces plaisirs je demandais l'ivresse ;
Je n'avais plus la seule excuse, la jeunesse.
On ne repasse point par le même chemin.
Ce n'était plus le jour ; j'étais au lendemain.
Je savais. Vainement, dans l'ardeur de la fièvre,
Je voyais la beauté se suspendre à ma lèvre ;

Je savais que ces traits adorés et charmants
Ne seraient bientôt plus que d'affreux ossements;
Je frémis. J'éloignai de mes lèvres avides
Ce calice hideux de voluptés fétides,
Et je compris enfin cette immortalité
Qui me mettait ainsi hors de l'humanité.

« J'errai donc sans amour, sans amis, sans patrie.
Chaque ville au hasard fut mon hôtellerie.
Mais, comme un voyageur fatigué du chemin
Qui s'arrête le soir et part le lendemain,
Pressé par l'aiguillon des jours au vol rapide,
Je ne m'attardais plus jusqu'à l'heure où le vide
Se faisait de lui-même à l'entour de mes pas :
Je m'en allais afin qu'on ne me chassât pas.
Combien de fois, le soir, n'ai-je pas dû redire
Ces mots que m'adressa le Christ dans son martyre :
« Laisse-moi sur ton seuil me reposer un peu ! »
Et moi qui repoussai l'homme où se cachait Dieu,

On m'accueillait partout en son nom. La misère
Me revêtait par lui d'un sacré caractère ;
Et je devais subir l'aumône et les bienfaits
Du juge qui m'avait condamné pour jamais!

« C'est ainsi que vingt fois j'ai parcouru la terre,
Laissant sur mon passage une énigme, un mystère;
Jusqu'à ce que le monde, enfin le pénétrant,
Me saluât partout du nom de Juif-Errant.

« Toi qui viens de franchir le seuil de cette vie,
Ami, toi qu'au bonheur la jeunesse convie,
Dont l'âme s'ouvre au monde et le voit dans sa fleur,
Pour qui tout est nouveau, tout, même la douleur,
Tu ne peux pas te faire une image lointaine
Du vide où s'engloutit cette existence humaine,
Et du néant affreux qui dévore nos jours,

Lorsque rien de nouveau n'en marque plus le cours.
Si je voulais te dire en détail ma carrière,
Il me faudrait des jours, des ans, ta vie entière.
Pour abréger un peu ce récit déjà long,
Je ne fais que poser par moment un jalon.
Ton esprit remplira lui-même les distances
Et pourra reconstruire ainsi mes existences,
Puisqu'il faut que j'enferme en ces trop courts instants
Ce qui dura des jours, des siècles, des mille ans.

« La terre cependant avait changé de face.
Des peuples disparus d'autres prenaient la place.
Chose étrange! Frappés de persécutions,
Les chrétiens morts martyrs renaissaient nations!
Un autre esprit souffla sur le monde. L'Église
S'essayait à régner sur la terre soumise;
Et l'empire romain croulait de toute part.
S'élançant à l'assaut de l'immense rempart,
Les nations du Nord, comme des troupes fraîches,

Se relayaient sans cesse et passaient par cent brèches ;
Et, versant au vieux monde un sang jeune et vermeil,
Venaient prendre leur place au pays du soleil.
Scythes, Sarmates, Franks, Goths, Vandales, Abares,
L'esprit chrétien domptait l'âme de ces barbares.
Comme des lionceaux qu'on abreuve de lait,
L'Église leur versait l'Évangile à long trait.
Leur âme encor naïve, étonnée et ravie,
Y buvait les vertus d'une nouvelle vie;
Et le rude vainqueur, le guerrier triomphant
Se couchait à ses pieds comme un petit enfant.

« Longtemps le monde eut l'air d'un chaos de ruines.
Mais l'ordre enfin se fit selon les lois divines ;
Et la terre à genoux vit régner à la fois
Le pape et l'empereur à l'ombre de la croix.
Heureux s'ils savaient mieux la ligne qui sépare
Le prêtre et le soldat, le glaive et la tiare !
A leurs voix, l'Occident, rassemblant ses tribus,

S'armait pour délivrer le tombeau de Jésus;
Et le torrent roulait son onde débordée
Jusqu'à ce qu'il touchât le sol de la Judée,
Et que Jérusalem, libre des Sarrasins,
Vît flotter sur ses murs l'étendard des Latins!

« Au retour, et malgré les luttes féodales,
L'esprit chrétien couvrait le sol de cathédrales,
Où sur la pierre à jour et les vitraux en feu,
Le peuple encor muet n'osait parler qu'à Dieu.
Comme un nouveau pressoir où l'âme est condensée,
La presse délia sa langue et sa pensée.
Bientôt l'antiquité, renaissant du tombeau,
De ses vives clartés ralluma le flambeau.
A peine la science a rouvert l'ancien monde,
Qu'un nouveau continent surgit du sein de l'onde.
Tout s'anime. L'esprit comme un ardent foyer
Reforge tout; l'Europe est un vaste atelier
Que d'un flot de rayons un jour plus vif pénètre.
L'homme veut toucher tout, tout savoir, tout connaître.

L'Église, déchirée une seconde fois,
Voit la moitié du monde échapper à ses lois.
A travers tant d'erreurs, de sang, l'esprit moderne
Se cherche, se saisit, se règle, se gouverne,
Et marche à l'avenir dans sa sécurité.
Il a vu son étoile au ciel : la liberté !

« Spectacle merveilleux ! grandiose épopée,
Où l'esprit taille en gros sa besogne à l'épée !
Mais un voile couvrait mon âme dans ces jours.
Je voyais le temps fuir sans comprendre son cours.
Il jetait sous mes pas ruine sur ruine ;
Je n'y voyais qu'un jeu de la fureur divine.
Un immense dégoût m'inondait en entier.
Il fallait à tout prix me fuir et m'oublier.
Je n'avais plus au cœur qu'un sentiment : la haine
De Dieu, de moi, de tous, de chaque chose humaine.
Tout ce que je voyais était un aliment
Qui nourrissait le fiel de mon ressentiment.

Partout je rencontrais plein d'une horreur profonde
Le Crucifix ouvrant ses deux bras sur le monde,
Pour y semer l'espoir, le pardon et l'amour,
Et pour me condamner ainsi qu'au premier jour.
Partout je rencontrais, même aux confins des pôles,
Des Juifs chargés d'opprobre et pliant les épaules
Sous les plus vils fardeaux, et portant sur leurs fronts
Les sigmates impurs des plus sanglants affronts.
Cette communauté d'exil et de misère
Allumait à la fois ma joie et ma colère.
A l'aspect de mon peuple en proie au fouet divin,
Je me reconnaissais pour le fils de Caïn :
Œil pour œil, dent pour dent ! j'étais de leur engeance;
Et, songeant au passé, je goûtais ma vengeance.

« Pourtant une pensée en arrêtait l'essor :
Ces Juifs foulés aux pieds étaient heureux encor ;
Ils espéraient ; leurs fils auraient des jours prospères.
Leurs yeux verraient ce Christ tant promis à leurs pères,

Qui devait rassembler les tribus d'Israël,
Et leur donner la gloire et l'empire éternel.
Ils mouraient consolés! Tandis que ma souffrance,
Comme elle était sans fin, était sans espérance;
Et que je n'avais pas même un songe menteur
De Messie à venir et de libérateur!

« Souvent une autre idée épouvantait mon âme,
Mais je me gardais bien de suivre cette flamme.
Comme si j'eusse dû craindre encor de souffrir!
Je repoussais la main qui voulait me guérir.
Le jour venait chercher malgré moi ma paupière,
Aveugle! et je fermais mes yeux à la lumière!
Mais plus je voulais fuir ce rayon obstiné,
Plus le jour pénétrait mon esprit dominé;
Et l'idée à la fin, devenant évidence,
Vint élargir encor mon désespoir immense.
O Christ! c'était de voir ton règne sans retour,
L'homme de plus en plus vivre de ton amour,

Et, comme un nourrisson qu'on porte à la mamelle,
S'attacher dans tes bras à la vie éternelle.
C'était de jour en jour de mieux sentir mon tort;
C'était d'être si faible et de te voir si fort;
C'était de confesser malgré moi ta victoire,
De voir le temps grandir ma misère et ta gloire,
Et, vaincu, de sentir comme un trait du vainqueur
Cette conviction s'enfoncer dans mon cœur!

« Ainsi traînant partout ma flèche empoisonnée,
J'étais venu finir à Rome l'autre année.
J'aime Rome et sa paix; un invincible aimant
Y ramène les pas du voyageur errant.
L'âme y respire mieux. Au fond de ce cratère
Dont la lave a jadis conquis toute la terre,
On sent un avant-goût du calme des tombeaux.
La Grèce et l'Orient ont des soleils plus beaux;
Naples avec sa mer heureuse vous convie
Comme une fleur d'un jour à cueillir cette vie.

Mais du sein des déserts où sa majesté dort
Rome enseigne à l'esprit le secret de la mort.

« J'aimais à m'égarer dans ces champs de ruines
Dont les marbres épars couvrent les sept collines.
Tant de silence après tant de bruit ! Ce long deuil
De gloire et de grandeur plaisait à mon orgueil.
Mais parmi ces débris de la splendeur romaine
Sur ce sol exhaussé par la poussière humaine
Je retrouvais le Christ plus triomphant encor,
Assis, le sceptre en main, dans la pourpre et dans l'or.

« Un soir, de ces combats l'âme toute brisée,
J'étais allé m'asseoir au haut du Colisée.
Le soleil se couchait, et ses derniers regards,
Glissant sur les débris du palais des Césars,
Du cirque gigantesque illuminaient la cime.
L'heure était solennelle et la scène sublime.

Vingt siècles à mes pieds haussaient leurs détritus ;
Devant moi le Forum, plus près l'arc de Titus,
Des colonnes, des arcs, au fond le Capitole
Que surmonte la croix comme un nouveau symbole ;
Puis la ville éternelle asseyant sur sept monts
Ses temples, ses palais, ses villas, ses maisons.

« Je contemplais muet ces grandeurs disparues :
Quelques pieds de poussière où gisent des statues ;
Un Romain mendiant sous un arc triomphal ;
Le Forum qui n'est plus même un marché banal ;
Des marbres que le temps a sillonnés d'insultes ;
Des temples sans leurs dieux, leurs noms, leurs toits, leurs cultes ;
Un caravansérail ouvert aux nations ;
De grands noms, vieille pourpre abritant des haillons,
Où pourtant la beauté laissa quelques vestiges ;
Voilà donc ce que l'âge a fait de tes prodiges,
O Rome ! est-ce bien toi ?...

Tout à coup l'*Angelus*
Vint jeter sur ces lieux un mystère de plus.

L'appel venait du mont où les Passionnistes
Veillent sous des cyprès immobiles et tristes.
Comme un fidèle écho qui répond le premier,
Les moines du Liban, dont j'aimais le palmier,
Tintèrent à leur tour; et le son dans l'air libre
De clochers en clochers roula le long du Tibre.
Longtemps, les yeux fixés à l'horizon lointain,
J'écoutai dans le ciel fuir le timbre argentin.
Mais, tandis que mon âme un moment attendrie
Laissait avec le son flotter sa rêverie,
Déjà le crépuscule avait pâli les cieux;
Et quand plus près de moi je ramenai les yeux,
La nuit tombait; la lune, à travers les arcades,
Sur les gradins détruits ruisselait en cascades.
Sous les pâles rayons le colosse éternel
Se dressait formidable et montait vers le ciel.
A la place où jadis flottaient les grandes toiles,
Dans le velarium de l'Éther les étoiles
Fixaient leurs diamants; et sous mes pieds sans bruit,
Comme l'haleine fraîche et pure de la nuit,

La brise agitait l'herbe et les grandes broussailles
Dont elle avait semé les fentes des murailles.

« La lune prête à tout sa pâle majesté,
Et laisse aux monuments qui sont beaux leur beauté.
La grâce et la grandeur règnent dans cette enceinte ;
Mais la nuit la revêt d'une beauté plus sainte.
La nuit a ses terreurs, ses mystères. La nuit,
Dieu met moins de distance entre nos sens et lui.

« Assis sur les derniers gradins du cirque immense,
Je laissais déborder mes rêves en silence.
Ces murs où s'asseyait jadis le peuple-roi,
Ces murs vainqueurs du temps étaient moins vieux que moi.
J'avais vu les Hébreux les bâtir pierre à pierre,
Et leur Jérusalem gisait dans la poussière!
Sur ce sable, où la lune endormait ses rayons,
J'avais vu les martyrs broyés par les lions,
Aux clameurs que poussait l'immense multitude.
Maintenant quel silence et quelle solitude!

L'araignée a tendu ses fragiles réseaux
Dans l'antre où les lions se heurtaient aux barreaux !
Où glissait dans le sang le pied du belluaire
L'Église triomphante a fait un sanctuaire ;
Et sur le sol témoin des chrétiens massacrés
La croix victorieuse étend ses bras sacrés !

« Et la nuit avançait; des sphères infinies
J'entendais sur mon front flotter les harmonies.
Je sentis je ne sais quel attendrissement;
L'extase me saisit et le ravissement.
L'ombre qui divisait en deux l'amphitéâtre
Parut en élargir les flancs dans l'air bleuâtre;
Et le cirque, élevant plus haut son front géant,
Entr'ouvrit plus profond son cratère béant.
Tout à coup, en plongeant mes yeux dans cet abîme'
Je sentis aux cheveux le frisson du sublime,
Et je crus devant moi voir passer en ce lieu
Comme une vision de la splendeur de Dieu !

Tout prit un autre aspect à mes yeux; le silence
Parut comme la nuit devenir plus intense.
Les étoiles, le ciel, l'air, la terre à la fois,
Tout sembla s'animer et tout prit une voix.
Les arbres qui croissaient au penchant des ruines,
Sous un souffle inconnu pliant sur leurs racines,
Couchèrent sur les murs leur feuillage mouvant,
Comme s'ils s'inclinaient devant le Dieu vivant.
Des voix planaient dans l'air comme un appel suprême;
La rosée, en tombant, semblait me dire: « Aime! Aime! »
La brise, à mon oreille expirant en soupir,
Y laissait ces deux mots: « Amour et repentir! »
La mousse, sous mes pieds, d'une haleine attendrie
Murmurait doucement: « Repens-toi, pleure et prie! »
Les étoiles du ciel, dans leur langue de feu,
Me criaient: « A genoux! ton vainqueur est un Dieu! »
Et les pleurs qui tombaient du travertin sonore
Répondaient: « A genoux! Pourquoi tarder encore? »
Puis ces voix de la terre et ces accents du ciel,
Unissant leurs accords en chœur universel,

Reprenaient à la fois comme un conseil suprême :
« A genoux ! à genoux ! Laisse là le blasphème ! »

« Pâle et muet d'horreur, comme en rêve, à ces voix,
Je vis, sous les rayons de la lune, la croix
Qui s'élève au milieu de l'arène en ruine,
Me montrer sur ses bras une forme divine...
Je reconnus ce front d'épines couronné ;
Sous un regard divin je fus comme enchaîné ;
Puis une voix, hélas ! qui m'était trop connue,
Montant dans le silence et dans la nuit émue,
Jusqu'au fond de mon cœur vint me dire à son tour :
« Pourquoi me fuir ? Ton seul refuge est mon amour. »

« A cette voix, les murs tremblèrent sur leur base ;
Les étoiles en feu scintillèrent d'extase ;
Je sentis dans mon sein le froid d'un fer aigu.
« O Christ ! dis-je en courbant le front, tu m'as vaincu ! »
Mon cœur s'ouvrit ; des pleurs comme une autre rosée

Coulèrent lentement sur ma joue arrosée,
Et mes genoux sous moi se pliant sans effort,
Je tombai sur le sol comme tombe un corps mort.

« Quand je me relevai, vers l'orient l'aurore
Comme une pâle fleur au ciel allait éclore.
Les arbres s'agitaient sous la brise, et du jour
Les oiseaux gazouilleurs saluaient le retour.
Je me mis à genoux devant Dieu sur la pierre;
Mon âme se fondit doucement en prière.
Une ineffable paix descendit dans mon cœur.
Je rendis gloire à Dieu; je bénis mon vainqueur;
Et, laissant pour jamais et le doute et la haine,
Je sentis s'alléger le fardeau de ma peine,
Et doué d'une autre âme et sûr de mon chemin,
Je revins me mêler au tourbillon humain.

« De cette nuit pour moi date une autre existence.
Le vieil homme mourut; une autre loi commence,

La loi du repentir et du céleste amour.
Sous ces rayons plus purs et sous ce nouveau jour
Tout prit un autre aspect à mes yeux sur la terre.
J'adorai ce que l'âme y voit du grand mystère.
L'Espérance, la Foi, la Résignation
Reconnurent pour sœur mon expiation.
Le mépris désormais fut pour moi sans blessures,
Et chaque jour m'apprit le pardon des injures.
Je n'erre plus tout seul comme un déshérité;
Je vis, je souffre, j'aime avec l'humanité;
Et je comprends enfin l'énormité du crime
Que Dieu poursuit en moi d'un courroux légitime.
Ce n'est pas une insulte à la Divinité,
Il venge mon forfait de lèse-humanité.
Aussi, qu'ils me soient bons, indifférents, sévères,
Les hommes, maintenant, seront toujours mes frères.
Mon cœur, que tant de haine avait pétrifié,
S'est pris pour tous leurs maux d'une tendre pitié.
J'ai pour eux un amour triste et presque céleste.
Ils n'ont qu'un jour à vivre; ils passent et je reste.

Car Dieu du genre humain m'a fait le fossoyeur.
Je les vois partir tous pour un monde meilleur ;
Mais avant, je leur montre à travers leurs souffrances,
Dans toute sa beauté rayonnant d'espérances,
La mort, ce doux sommeil, ce plus grand des bienfaits,
Que le ciel aux humains ait départis jamais.

« Voilà ce que les jours ont appris à mon âme.
J'ignore quand des miens se dénoûra la trame.
Je respecte de Dieu l'insondable secret :
Quel qu'il soit, je révère à genoux son décret.
Sans doute il me condamne à vivre solitaire,
Jusqu'à ce que, brisant le globe de la terre,
Il rassemble à ses pieds les générations,
Et sépare à jamais les méchants et les bons.
Alors le Christ vainqueur descendant des nuées,
Sur cette mer d'humains, aux vagues remuées
Par la terreur, le doute et le ravissement,
Fera tonner la voix du dernier jugement.

Heureux s'il daigne alors me dire en sa clémence
Que mon long repentir et ma misère immense
Ont assez expié ma cruauté d'un jour,
Et que je puis enfin dormir dans son amour! »



CINQUIÈME CHANT

V

LE PARDON

Ahasver se taisait que j'écoutais encore.
Cet étrange récit qui venait de se clore
Roulait en bouillonnant dans mon esprit rempli
Comme un torrent qui gronde à l'étroit dans son lit.
Je revoyais, les yeux fermés, la longue route
Par où l'humanité passe et disparaît toute,
Semblable à ces chemins que l'on trouve au désert
Où seuls des os blanchis laissés à découvert

Marquent de leurs débris, que le chacal profane,
Le pli de sable ardent fait par la caravane.
L'histoire des vieux jours, labyrinthe éternel
Où le monde longtemps ne vit qu'une Babel,
Un chaos qui se cherche, une spirale immense
Qui se détruit toujours et toujours recommence,
Se débrouillait enfin à mes regards confus;
Et j'admirais de Dieu les desseins préconçus.
Je me disais : L'insecte a sa route connue;
Tourné vers l'orient le cygne fend la nue;
Et l'homme qui se croit maître de son destin
Ne fait que suivre aussi la loi de son instinct.
A son insu la terre autour de Dieu gravite,
Rétrécissant toujours son incessante orbite;
Comme si Dieu voulait la guider par la main,
Pour l'aider à trouver jusqu'à lui son chemin.

« Ami, dit Ahasver, mon histoire passée
D'un long étonnement trouble encor ta pensée.

Tu restes devant moi grave et silencieux.
La méditation sur ton front soucieux
Depuis quelques instants passe et jette son ombre,
Comme sur un ciel bleu glisse un nuage sombre.
Peut-être un doute arrête et suspend tes esprits.
Dis-le-moi, quel est-il ? »
Alors, moi, je repris :
« Non ! je ne doute pas ; mais je prêtais l'oreille
A l'écho que ta voix dans mon âme réveille.
Comme le forgeron qui bat le fer en feu,
Ta parole, frappant mon esprit qui s'émeut,
A fait jaillir en moi des milliers d'étincelles,
Et je reste ébloui de ces clartés nouvelles.
Lorsque le pèlerin, le soir, a pénétré
D'un pas religieux dans un temple sacré,
Il écoute longtemps le son mélancolique
De l'orgue qui remplit toute la basilique,
Et la voix des enfants et le chœur solennel
Du peuple entier qui monte et va frapper le ciel.
L'encens, l'orgue, les chants et la cérémonie

Cessent ; alors, le cœur encor plein d'harmonie,
Sur les degrés, avant de suivre son chemin,
Il s'assied, et rêveur met le front dans sa main.
Moi, je fais comme lui. Ton récit fut austère :
Mais il fit devant moi passer toute la terre ;
Et je sens mes désirs, mes rêves d'autrefois,
Comme un feu mal éteint s'aviver à ta voix.
Il en est un surtout ! son ardeur insensée
A fait souvent la nuit chanceler ma pensée
Au bord de cet abîme où Dieu mit les confins
De l'esprit des mortels et des anges divins.
Ton récit vient encor d'en attiser la flamme,
Et si je ne craignais de contrister ton âme
Par le retour forcé d'un amer souvenir,
Je te prierais encor d'apaiser ce désir ! »

— Parle ! ouvre-moi ton cœur, me dit-il ; ma pensée
A trop souffert pour craindre encor d'être blessée.

— Eh bien ! lui répondis-je, et puisque tu le veux,

Je vais te révéler ce plus cher de mes vœux :
C'est de voir par tes yeux le Sauveur de la terre,
Tel que dans ta mémoire, où nul trait ne s'altère,
Tu le revois sans doute et que tu le peindrais ;
Car toi seul des vivants as contemplé ses traits ;
Toi seul de cette image as pu garder la trace.
Oh! que ne l'ai-je aussi contemplé face à face !
Que n'ai-je au bord des lacs, sur le sommet des monts,
De sa lèvre divine aspiré les sermons!
Que n'ai-je de ses pieds adoré la poussière,
Foulé le même sol, vu la même lumière,
Bu l'air qu'il respirait, et d'un pieux larcin
Baisé timidement sa tunique de lin!
Combien de fois ce rêve a hanté ma jeunesse !
Combien de fois, le cœur accablé de tristesse,
Penchant sur l'Évangile un front découragé,
Et regardant la vie ainsi qu'un naufragé,
N'ai-je pas cru le voir, sous ma lampe incertaine,
Comme autrefois au puits de la Samaritaine,
Assis auprès de moi sur le bord de mon lit!



Son regard ineffable où tant d'amour se lit
Pénétrait tout mon être et versait dans mon âme
La paix et la tendresse ainsi qu'un sûr dictame;
Et mes premiers ennuis et mes jeunes chagrins
Se fondaient aux rayons de ces regards divins!
Depuis deux fois mille ans la terre pécheresse
S'est prise pour le Christ d'une immense tendresse,
Et répand, à genoux, les cheveux éplorés,
Ses fleurs et ses parfums sur ses pieds adorés.
Depuis plus de mille ans, les saints et les artistes
Veulent fixer ses traits majestueux et tristes.
Chaque âge, s'exerçant sur ce thème sans fin,
N'a rendu qu'un côté du modèle divin;
Et toujours quelque part, sur le marbre et la toile,
L'homme par trop charnel trahit le Dieu qu'il voile.
J'ai fouillé vainement ces reliques de l'art;
Le Christ que j'ai rêvé n'existe nulle part!
Toi donc, toi qui l'as vu sous sa forme mortelle,
Quand il vint apporter la céleste nouvelle,
Fais-m'en par la parole un fidèle portrait;

Mets-le devant mes yeux; rends-le-moi trait pour trait,
Tel que tu dois toujours le revoir en idée,
Tel que sous les palmiers l'admira la Judée.
Dis-moi quel vêtement tombait sur ses genoux,
Si son front était pâle et bien plus haut que nous,
Quelle était sa démarche et sa voix et son dire
Quand il parlait au peuple, et s'il savait sourire;
Quels étaient ses cheveux, sa bouche, et si ses yeux
Étaient comme la nuit ou l'azur clair des cieux. »

Je n'avais pas fini de parler de la sorte
Que j'entendis un coup retentir à la porte.
J'ouvris : « Qui que tu sois, dis-je à l'hôte inconnu,
Entre dans ma demeure et sois le bienvenu ! »

Mais comment peindre aux sens la céleste figure
Qui m'apparut alors dans la pénombre obscure?
Une robe de lin tombait jusqu'à ses pieds:

Ces cheveux sur le cou mollement repliés;
Cet auguste visage où l'âme était visible;
Ce regard d'un éclat si doux et si terrible...
Non! je n'essaierai pas de retracer aux yeux
Ce qui n'a de contour et de forme qu'aux cieux!
Non! je n'essaierai pas dans un mot périssable
D'enfermer l'infini, de dire l'ineffable!
Le mot et la couleur, et la forme et le son
En vain pour l'exprimer créeraient à l'unisson.
Même dans les transports du plus juste délire
Ce n'est pas au poëte à dépasser la lyre.
Grâce, beauté, grandeur, douceur et majesté,
C'est l'homme encor. Ici, c'est la divinité!

Ahasver à genoux et baisant la poussière
Répandait devant lui son âme tout entière,
Et, versant à ses pieds ses sanglots et ses pleurs,
Semblait évanoui d'extase et de douleurs!
Le Christ (car c'était lui), le relevant du geste,

Lui dit avec sa voix d'une douceur céleste :
« Ami! ne pleure plus! Puisque ton cœur touché
Comprend et lave ainsi dans les pleurs ton péché;
Puisque l'homme outragé par toi jusqu'en Dieu même
Est ton frère à présent; puisque enfin ton cœur aime,
J'apporte le pardon, prix de ton repentir.
Sois heureux! Maintenant, tu peux enfin mourir. »

Alors, fermant les yeux d'Ahasver immobile,
Le Christ parut bénir sa dépouille d'argile.
Je comprenais enfin... quand se tournant vers moi,
Il me toucha le front en disant : « Souviens-toi! »
Mais son œil me perçant comme un dard de lumière,
Je tombai sur les mains, le front dans la poussière,
Et sentis que mon âme élancée après lui
Oubliait là mon corps que la vie avait fui!

. . . .

Quand le vieux serviteur monta de la vallée
Pour frapper avant l'aube à ma porte isolée,

Il recula d'horreur; car son premier coup d'œil
Vit en entrant deux corps prosternés sur le seuil.
Le vieillard nous crut morts et frappés par la foudre.
Il releva mon front qui traînait dans la poudre.
Ses pleurs, ses cris, ses soins, et la clarté des cieux
Me firent lentement rouvrir enfin les yeux.
Longtemps je regardai devant moi comme un homme
Qu'un rêve obsède encore au sortir d'un long somme.
Mais un regard tombé sur le corps d'Ahasver
Me rendit à moi-même, et prompt comme l'éclair
Mon esprit revit tout dans une seule image :
L'hôte et ses longs récits durant la nuit d'orage,
Où les siècles passaient comme un jour, puis enfin
L'ineffable grandeur du visiteur divin...

Je rendis grâce à Dieu qui veille sur nos âmes,
Et le vieux serviteur et moi nous relevâmes
Ahasver qui restait sur la face couché.
Tous nos soins furent vains; la mort l'avait touché.

Mais quels mots, quels discours pourront jamais redire
La paix et le céleste et bienheureux sourire
Qui rayonnait encor sur ses traits solennels?
Sublime adieu de l'âme à ses restes mortels!
Jamais ravissement de saint dans le martyre,
Enthousiasme ardent de poëte en délire,
Ivresse d'une pure et chaste volupté,
N'ont empreint un mortel d'une telle beauté!

L'orage avait cessé; l'aurore tout en larmes
Dissipait dans le ciel les dernières alarmes;
Et ses premiers rayons au bord de l'Orient
Semblaient promettre au monde un jour pur et riant.
Le soleil vint ensuite et monta dans sa gloire.
Au sortir d'une nuit si terrible et si noire,
La terre, à ses rayons se ranimant un peu,
Se livrait tout humide à ses baisers de feu.
Partout, au flanc des rocs, sur les monts, dans les plaines,
Ruisselaient de longs pleurs comme au bord des fontaines.

L'eau, se frayant un lit éphémère et nouveau,
S'élançait en cascade ou glissait en ruisseau.
Les arbres, les buissons, mouillés par la tempête,
Frissonnaient au soleil et secouaient leur tête.
Les oiseaux sous la feuille humide encor des bois
Joyeux battaient de l'aile et retrouvaient la voix.
Hommes, bêtes, oiseaux, tous quittaient leur refuge.
C'est ainsi qu'autrefois, au sortir du déluge,
Du haut de l'Ararat le monde nouveau-né
Chantait l'hymne de grâce au ciel rasséréné.

Cependant, par les soins du vieux pâtre robuste,
Un lit fait de mélèze et de branches d'arbuste
Recevait d'Ahasver ce qui restait encor.
Chargés de ce fardeau, d'un pas réglé d'accord,
Nous gravîmes tous deux le sentier à mi-côte
Qui gagne en serpentant la cime la plus haute.
Nous marchions sans mot dire en mesurant nos pas;
Car l'œil plongeait parfois sur l'abîme d'en-bas.

Les rameaux des sapins, au bord de notre route,
Sur le front d'Ahasver pleuraient à large goutte ;
L'oiseau le saluait de petits cris joyeux.
Plus tard, oiseaux, buissons, disparurent aux yeux.
Plus de fleurs, l'herbe même était rare et menue.
Nous entrâmes bientôt au milieu de la nue.
Le but se rapprochait; et déjà le sentier
Côtoyait les pieds bleus de l'éternel glacier.
« C'est ici ! » dis-je au pâtre ; et nos bras, sans secousse,
Posèrent Ahasver sur un plateau de mousse.
Là, le vieillard et moi, nous creusâmes le sol
Que l'orage nocturne avait rendu plus mol.
Quand la fosse funèbre eut une longueur telle
Qu'elle pût contenir la dépouille mortelle,
J'y reçus Ahasver, et sur son dernier lit
Ma main pieusement, doucement, l'étendit.
Puis je roulai sur lui cette terre infertile,
Poussière de granit, l'argile sur l'argile !
O prodige ! pendant que je le recouvrais,
Le céleste sourire augmenta sur ses traits.

Un étrange bonheur rayonnait sur sa bouche.
On eût dit qu'étendu sur sa dernière couche,
Ce vieux corps, fatigué par vingt siècles d'effort,
Goûtait encore mieux le bienfait de la mort.

Et c'est là qu'il repose, inconnu, solitaire,
Perdu dans la nuée au-dessus de la terre!
Nul monument funèbre attirant le regard
Ne révèle sa tombe au pas du montagnard.
Le glacier qui défend cette gorge isolée
En est le seul gardien et le seul mausolée.
Nulle épouse, nul fils n'y sanglote sur lui,
Et la seule rosée y vient pleurer la nuit.
Nul mortel ne connaît sa demeure dernière.
Personne, excepté moi, n'y versa de prière,
Et seul l'aigle se pose à la cime où ses os
Savourent dans la mort un éternel repos.

1854.



IAMBES

I

L'OCÉAN

Quand je lis Machiavel, Tacite et les annales
Où notre Révolution
Déroule sa grandeur, le deuil, les saturnales,
La gloire et l'expiation,
Tout s'éclaire à présent d'une lueur nouvelle.
Je vois plus loin, je comprends mieux.
Ce que le temps cachait s'explique et se révèle;
Car le présent m'ouvre les yeux.

Comme un pâtre, la nuit, du haut d'un promontoire
Contemple la mer à ses pieds,
Prolongeant mes regards dans l'ombre de l'histoire
Parmi nos débris je m'assieds.
J'étudie aux éclats de la foudre qui gronde,
Penché sur l'abîme béant,
Ce terrible élément plus perfide que l'onde,
Le peuple, cet autre océan.
Il a, comme la mer, son calme, ses tempêtes,
Ses flots, ses volcans sous-marins,
Son flux et son reflux, son but, ses lois secrètes
Et ses caprices souverains.
Mais nul globe éclatant comme un ami sublime
Ne le régit du haut du ciel,
Et nul navigateur n'a pu sonder l'abîme
Où dort ce chaos éternel.



II

CREDO

Seigneur! Je crois en toi, je crois en ta clémence;
Je crois en ton cœur paternel
Qui couvre l'univers d'un amour vaste, immense,
Et, comme sa source, éternel.
Mais je crois avant tout à ta sainte justice.
Si jamais le crime est vainqueur,
Ta loi veut que sur lui ton bras s'appesantisse;
Tu t'es nommé le Dieu vengeur.

Toi, dont le souffle éteint les soleils dans l'espace
Ou les rallume devant toi,
Tu ne souffriras pas qu'une lettre s'efface
Du livre sacré de ta loi.

La justice est le centre et le soleil du monde.
Ta main la mit comme un fanal
Aux confins du néant et de la nuit profonde
Pour séparer le bien du mal.

Le jour où ce soleil éteindrait sa lumière,
Les cieux n'auraient plus de pivots,
Et les mondes sans frein crouleraient en poussière
Dans les abîmes du chaos.



III

LES ÉTOILES

Le jour tombe ; la nuit tout doucement s'avance ;
Et dans le fond du firmament
Chaque étoile se lève et s'assied en silence
Sur son trône de diamant.
C'est l'heure du repos, du sommeil et du rêve,
Qui verse l'oubli sur nos maux ;
L'heure où l'âme et le corps profitent de la trêve
Que Dieu dispense à nos travaux.

Seul je veille. Tout dort. — Comme la nuit est douce!
Dans le silence universel
Je crois ouïr le globe entraîné sans secousse
Glisser sur les vagues du ciel.
Où roulons-nous ainsi? Comme un vaisseau qui passe
Et fend les ombres de la nuit,
Sur quel bord inconnu de l'éternel espace
Allons-nous échouer sans bruit?
Peut-être que demain, cherchant une autre aurore,
Dans son chemin capricieux
Notre globe égaré verra dans l'ombre éclore
D'autres soleils et d'autres cieux...
Mais non! tout est réglé. Dans l'insondable abîme
Chaque étoile sait son chemin.
Sur chaque monde veille un pilote sublime:
Dieu tient le gouvernail en main.
O mondes! ô soleils! étoiles, nuit sereine,
Doux silence, vents frémissants!
Vous ranimez ce cœur à qui pèse la haine,
Vous rendez le calme à mes sens.

L'espérance descend sur mon âme embrasée
Et baigne mon front soucieux.
La paix, la foi, l'amour, invisible rosée,
Glissent vers moi du fond des cieux;
Et je me dis : ce ciel immense où tout s'agite
Comme une poussière de feu
Ne vit jamais un astre infidèle à l'orbite
Que lui traça le doigt de Dieu.
Le même doigt nous guide. Avançons donc sans crainte,
D'un pied sûr, d'un cœur indompté.
Dieu nous remit lui-même au seuil du labyrinthe
Le fil d'or de la liberté.

1852.



L'INFINI

L'INFINI

Sur la mer Noire.

Insondable et plein de mystère
L'Infini roule triomphant,
Et dans son sein porte la terre
Comme une mère son enfant.

La terre, à son tour, dans l'espace
En glissant sur l'immense Éther,

Sans la verser porte avec grâce
La coupe verte où dort la mer.

Et la mer porte sur ses ondes
Le vaisseau qui se rit des flots;
Et la nef sous ses voiles rondes
M'emporte avec les matelots.

Et moi, pauvre oiseau de passage,
Que le sort loin d'Elle a banni,
Je porte en mon cœur son image —
Où je retrouve l'Infini.

1856.



LE RÊVE

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.

Saint Jean.

Et ceci est la seconde mort.

Apocalypse.

LE RÊVE

J'ai rêvé cette nuit. — Était-ce bien un rêve? —
Un ange m'emportait dans l'espace sans bruit;
Comme des cygnes blancs que la brise soulève,
Vers le ciel étoilé, sans secousse et sans trêve,
Nous montions tous les deux dans l'air pur de la nuit.

II

Et je voyais la terre à mes pieds étendue
Arrondir en fuyant son globe dans l'Éther,
Et je n'entendais plus au-dessus de la nue
Que deux rumeurs monter à mon oreille émue :
Les clameurs des cités et le bruit de la mer.

III

Tout bruit cessa bientôt ; à travers la distance
Rien ne s'éleva plus et de l'air et du sol.
Nous franchissions alors dans l'atmosphère immense
Le muet océan de l'éternel silence
Que froissait seulement l'essor de notre vol.

IV

Et mes yeux effrayés s'attachaient à la place
Où la terre fuyait sous un voile incertain ;
Et je la vis bientôt, vaine ombre qui s'efface,
S'atténuer, pâlir, s'enfoncer dans l'espace,
Comme un vaisseau qui sombre à l'horizon lointain.

V

Et nous montions toujours! Ce vol doux et rapide
M'enivrait. Qui de nous n'a rêvé dans ses vœux
De planer librement dans l'air calme et limpide?
Mais bientôt en sondant l'immensité du vide
Le frisson de la peur fit dresser mes cheveux.

VI

Comme un petit oiseau qui dans son vol sublime
Pour revoir le soleil veut traverser les mers,
S'effraie à contempler devant lui tant d'abîme,
Et lassé cherche au loin du regard une cime
Et n'aperçoit partout rien que les flots amers;

VII

Ainsi je fus saisi d'une mortelle crainte
Quand je me vis perdu comme un point sous le ciel.
A peine si j'osai murmurer une plainte;
Et, fermant les deux yeux, je redoublai l'étreinte
Dont j'enlaçais les reins de mon guide immmortel.

VIII

Mais l'ange alors me dit : « Relève ta paupière !
« Ne cherche plus la terre et regarde les cieux.
« Si ton corps est pétri de fange et de poussière,
« Dieu te fit par ton âme un fils de la lumière ;
« La lumière est en haut. Mortel ! lève les yeux. »

IX

Et je levai les yeux ; et je vis d'autres mondes
Sur un autre univers dans l'ombre se lever.
Plaines de l'Infini, solitudes profondes,
Océan de soleils dont Dieu seul meut les ondes,
Qui ne vous a pas vus ne peut pas vous rêver !

X

Nos cieux inférieurs sont sans clarté pareille ;
Auprès de ces foyers tous nos astres sont morts.
L'extase vous saisit devant tant de merveille ;
Et l'œil est tellement ébloui que l'oreille
Croit entendre onduler d'ineffables accords.

XI

Et ma peur disparut; et, tournant mon visage
Vers l'ange, je lui dis : « Quel spectacle divin!
« Sans doute nous touchons au terme du voyage;
« Vers quel port fortuné du céleste rivage
« Allons-nous aborder tous deux, ô Séraphin? »

XII

Et lui me répondit avec un doux sourire :
« Le but est plus lointain : hausse encor ton esprit.
« Dieu connaît mieux que toi ce que ton cœur désire.
« Je te mène où des morts s'étend le pâle empire,
« Et tes yeux vont revoir ceux que la mort te prit. »

XIII

Alors livrant mon âme à cette joie amère,
J'oubliai les soleils sur ma route semés
Pour penser à tous ceux qu'en me laissant ma mère
Dieu m'a repris, après un bonheur éphémère,
Et que depuis leur mort je n'ai que plus aimés.

XIV

Ah! les revoir, avant que mon temps ne s'achève,
Ces chers absents du ciel, ces parents, ces amis!
Les revoir un instant, rien qu'un seul, même en rêve!
Je l'ai tant demandé le jour, la nuit, sans trêve,
Que je m'étonnai peu que Dieu me l'eût permis.

XV

Et nous volions toujours au zénith. Nous franchîmes
Ce monde radieux de constellations;
Nous vîmes lentement tous ces globes sublimes
Scintiller et plonger à travers les abîmes,
Et nous suivre longtemps de leurs derniers rayons.

XVI

Combien de temps dura notre vol? Je l'ignore.
Le sentiment de l'heure et du temps m'avait fui :
Celui de l'étendue était plus faible encore.
Ces cieux-là n'avaient point de couchant ni d'aurore;
J'étais comme un nageur égaré dans la nuit.

XVII

La région céleste où bientôt nous entrâmes
N'avait plus de soleils ni d'astres dans ses cieux.
Un jour pâle y régnait plein de lueurs sans flammes.
L'ange me dit alors : « C'est le pays des âmes,
« Le premier paradis des morts silencieux. »

XVIII

Et dans le crépuscule où palpitaient nos ailes
Ces étranges lueurs se rapprochaient de nous ;
Et mon œil étonné reconnaissait en elles
Des êtres dont le corps composé d'étincelles
Gardait leurs traits humains, mais plus purs et plus doux.

XIX

Et je vis par milliers, comme des lucioles,
Des étincelles d'or qui sillonnaient l'air bleu ;
Et toutes, sans se perdre au gré des brises folles,
Venaient directement se fondre en auréoles
Dans les traits rayonnants de ces spectres de feu.

XX

Et je cherchais tout bas à comprendre ces choses,
Quand l'ange suspendant son vol dit : « C'est en vain
« Que tu tenterais seul de remonter aux causes.
« Je t'apprendrai le sens de ces métamorphoses :
« L'homme n'a pas tout lu dans le livre divin.

XXI

« Je te l'ai déjà dit : cette région noire
« Est l'asile où les morts montent directement.
« Dieu mit dans ces hauts lieux leur premier purgatoire.
« Du monde des vivants ils gardent la mémoire,
« Et c'est là que commence, hélas ! leur châtiment.

XXII

« Non pas que tous ces morts puissent regarder vivre
« Ceux qu'ils aimaient sur terre avant que de mourir.
« Ah ! si l'âme des morts pouvait encor les suivre,
« Et lire dans leurs cœurs comme on lit dans un livre,
« Les morts que l'on oublie auraient trop à souffrir !

XXIII

« Non! Dieu dans sa justice a mis plus de tendresse.
« Aux regards de l'esprit chaque monde est fermé.
« Mais de ses souvenirs l'âme est toujours maîtresse;
« Les vivants et les morts peuvent s'aimer sans cesse;
« Ici même, on ne vit que si l'on est aimé.

XXIV

« Vois-tu de tout côté ces milliers d'étincelles
« Qui tracent dans les airs de légers sillons d'or?
« Des âmes des vivants c'est autant de parcelles
« Qui montent de la terre, et se mêlent à celles
« Des morts à qui l'on pense et que l'on aime encor.

XXV

« C'est la condition de cette autre existence;
« C'est le seul air vital de ces ombres de feu.
« Tout penser qu'on leur donne à travers la distance
« Se revêt de lumière et forme la substance
« Des corps aériens qu'ils reçurent de Dieu.

XXVI

« Ainsi telle est la loi de la seconde vie
« Qu'ici mènent les morts dans ces cercles mouvants :
« Vivants, tant qu'on leur donne une pensée amie,
« Ils meurent dans ce ciel sitôt qu'on les oublie ;
« Car la seconde mort, c'est l'oubli des vivants. »

XXVII

— « Ah ! m'écriai-je alors, reprends-moi sur ton aile,
« Emporte-moi vers ceux que pleure mon amour !
« Nul mort ne doit briller d'une splendeur plus belle.
« A ceux qui ne sont plus ma pensée est fidèle ;
« Elle monte vers eux comme la plante au jour. »

XXVIII

Et mon guide docile à ma tendre prière
Reprit soudain son vol parmi les trépassés.
Leurs traits en feu semaient la route de lumière ;
Et l'ange ralentit son essor de manière
A laisser mes regards sonder leurs rangs pressés.

XXIX

Comme à l'appel joyeux de l'oiseleur perfide
Des nuages d'oiseaux s'abattent dans les rets;
Comme on voit sous l'effort de l'aquilon rapide
Les blancs flocons de neige emportés dans le vide,
Ou s'envoler au loin les feuilles des forêts;

XXX

Comme dans l'or mouvant d'un rayon de lumière
Les atomes de l'air se poursuivent sans fin;
Ou, comme autour d'un char lancé dans la carrière,
Sous les pieds des chevaux se lève la poussière
Qui d'un long tourbillon l'accompagne en chemin;

XXXI

Ainsi les morts en foule accouraient sur nos traces
Pour contempler de près ces deux nouveaux venus.
Mes avides regards se plongeaient dans leurs masses;
Mais en vain; et mes yeux sur ces milliers de faces
Ne rencontraient partout que des traits inconnus;

XXXII

Quand l'ange dans un coin de l'atmosphère obscure
Me fit voir un vieillard aux traits pleins de douceur.
Auprès de cette noble et sereine figure
Se tenait une vierge, une enfant calme et pure...
Anges du ciel! c'était mon aïeul et ma sœur !

XXXIII

Et mon cœur éperdu bondit dans ma poitrine
Jusqu'à vouloir briser son étroite prison.
Chancelant comme un homme au bord d'une ruine
Je m'élançai. — Mais l'ange avec sa main divine
Me retint et me dit: « Rappelle ta raison !

XXXIV

« Ces esprits ne sont pas ce que ton cœur espère.
« Tes yeux contemplent bien l'âme de tes parents.
« Mais leur corps est un spectre, une vapeur légère,
« Et tu verrais ta sœur ainsi que ton grand-père
« Échapper comme l'ombre à tes embrassements. »

XXXV

Et je contins mon cœur et je laissai mon âme
Parler par mes regards et passer dans mes yeux.
O morts aimés ! ô noms écrits en traits de flamme !
Jours heureux dont l'amour a seul tissé la trame !
Quel regret vous laissez, triste et délicieux !

XXXVI

Quand on a savouré vos douceurs sans égales,
Il n'est plus de bonheur pour nous dans l'avenir.
Comme un proscrit chassé de ses forêts natales
Qui voit à l'horizon bleuir leurs cimes pâles,
Je me tournais toujours vers votre souvenir.

XXXVII

Que vous m'avez manqué ! Dans la joie ou la peine
J'étais sûr de trouver un écho près de vous.
L'un me donnait son calme et sa force sereine,
L'autre ce rire frais dont son aube était pleine,
Et tous deux le bonheur. — Mais est-il fait pour nous ?

XXXVIII

Ah! chères amitiés! mains pleines de caresses
Que j'aimais en marchant à tenir dans ma main!
La vie entre vous deux n'avait point de détresses!
Pourquoi m'avoir sitôt sevré de vos tendresses,
Pourquoi m'avoir laissé sitôt seul en chemin?

XXXIX

N'importe! Dieu pétrit nos cœurs de tant de flamme
Que nos liens d'un jour n'ont pas été dissous.
Rien, pas même la mort, n'en peut rompre la trame.
Votre chair est ma chair, et votre âme est mon âme;
Vous vivez avec moi, je suis mort avec vous!

XL

Et dans l'enivrement de leur douce présence
Je sentais ruisseler mes larmes à longs flots.
Pendant longtemps j'eus peine à rompre le silence;
Mais de mon trouble enfin domptant la violence,
Je retrouvai la voix à travers mes sanglots.

XLI

Et je leur dis : « O père ! ô sainte et chère image !
« Grande âme dont le souffle a passé sur mon front !
« Et toi, ma jeune sœur morte à la fleur de l'âge,
« Parlez-moi, douce enfant ! Parlez, vieillard si sage !
« Mon cœur écoutera ce que vos cœurs diront. »

XLII

— « O mon fils ! dit l'aïeul d'une voix attendrie,
(Et ses traits rayonnaient d'une douce fierté)
« Avant tout, malgré tout, aime et sers ta patrie !
« Et si jamais un jour sa devise est flétrie,
« Toi, restes-y fidèle : honneur et liberté ! »

XLIII

Et ma petite sœur vint à moi souriante
En secouant au vent ses longues tresses d'or :
« Ma mère, dit l'enfant, trouve la mort bien lente.
« Je le sais ; mais retiens son âme impatiente.
« Remplace-moi près d'elle ; aime-la plus encor.

XLIV

« Dis-lui qu'ici mes jours sont heureux et rapides,
« Que dans mon ciel lointain je vis de votre amour.
« Quand tu poses le soir un baiser sur ses rides,
« Redis-lui que Dieu seul fait et comble les vides,
« Et qu'il unit sans fin ceux qu'il sépare un jour ! »

XLV

Et des groupes épars deux figures nouvelles
Accoururent vers nous en se donnant la main.
La grâce et le génie étincelaient en elles ;
Et mon cœur reconnut deux femmes immortelles,
Deux anges d'amitié tombés sur mon chemin.

XLVI

Et celle qui me fut de tout temps la plus chère
Me dit les yeux en pleurs : « Aime ceux que j'aimais.
« Donne-leur comme à moi ton âme presque entière.
« Reste avec mes enfants, aime-les, sois leur frère,
« Et que mon souvenir vous unisse à jamais !

XLVII

L'autre figure alors, âme ardente, inquiète,
Dont le feu rayonnait dans un profond regard,
Mit le doigt sur mon front, puis me dit: « Sois poëte!
« Qu'aux autres voix d'en bas ton âme soit muette!
« Ton culte, ta patrie et ton amour, c'est l'art! »

XLVIII

Les quatre ombres alors m'entourant de caresses
S'approchèrent ensemble, et la main sur mon cœur
Semblèrent y verser de nouvelles tendresses ;
Puis, mariant soudain leurs voix enchanteresses :
« Aime-nous à jamais! » disaient-elles en chœur.

. . . .
. . . .
. . . .

LII

— « Il me faut t'arracher à ces tendres étreintes, »

Dit l'ange. « Le temps presse ; au fond du noir nadir
« Les cimes de la terre en ce moment sont teintes
« Des premiers feux du jour. Quitte ces ombres saintes,
« Et retourne achever de vivre et de souffrir ! »

LIII

Et d'un trait, comme on voit de la nue entassée
L'éclair en un clin d'œil traverser tous les cieux,
Son aile vigoureuse un instant balancée,
D'un essor foudroyant plus prompt que la pensée
Me rendit à la terre, — et je rouvris les yeux.

1856.



L'ELKOVAN

AVERTISSEMENT

L'*Elkovan* a paru en partie dans la *Revue des Deux Mondes* (1er avril 1858). Je rétablis ici ce petit poëme oriental dans sa forme primitive et en lui laissant tout le développement dont il m'avait paru susceptible quand je le composai, développement qui n'était pas compatible avec le cadre naturellement restreint d'une Revue et les exigences de ce mode de publication.

E. G.

DÉDICACE

A BASILE ALEXANDRI

Ami, dernier ami que me gardait la vie,
Poëte citoyen,
Cœur d'or, esprit charmant, frère de Moldavie,
Prends ce livre, il est tien.

Ce n'est pas sur les flots radieux du Bosphore
Qu'est né cet Elkovan ;

Je l'ai pris de tes mains sur la rive sonore
Du brumeux Océan.

Qu'il revole vers toi comme un ramier fidèle,
Messager des absents,
T'apportant à travers l'espace sur son aile
Mes vœux reconnaissants!

Mes vœux pour ton bonheur, pour ta muse que j'aime
Et j'admire à la fois,
Et surtout pour ton peuple, en ce moment suprême
Attendant tout des rois.

Car j'aime comme toi le pays de tes pères;
Et quel qu'il soit demain,
Qu'on lui fasse des jours malheureux ou prospères,
Mon cœur reste Roumain!

Décembre 1857



L'ELKOVAN

PRÉLUDE

I

La brise fait trembler sur les eaux diaphanes
Les reflets ondoyants des palais radieux;
Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes;
L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux;
Des groupes nonchalants errent sous les platanes;
Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans[1]
Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvants.

1. Sorte d'alcyons.

II

O pâles elkovans! troupe agile et sonore,
Qui descendez sans trêve et montez le courant!
Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant!
Pourquoi voler ainsi sans cesse dès l'aurore,
Et d'Asie en Europe, et de l'aube au couchant,
Jeter sans fin ce cri monotone et touchant?

III

Le peuple de ces bords vous vénère et vous aime;
Le pêcheur vous salue en jetant ses filets;
Les enfants du rivage et le chasseur lui-même
Ne déciment jamais vos rangs toujours complets;
Et quand le soleil tombe à l'horizon extrême,
L'odalisque, entr'ouvrant la vitre des *Yalis*[1],
Vous suit d'un long regard à travers le treillis.

1. Palais ou villa sur le Bosphore.

IV

On dit, ô voyageurs ! que vous êtes les âmes
Des victimes sans nom qui dorment sous ces flots ;
Corps souples et charmants d'ardentes jeunes femmes,
Dont la nuit et l'horreur étouffaient les sanglots,
Lorsque, cousus vivants dans des toiles infâmes,
L'eunuque les plongeait dans ce gouffre profond,
Muet comme la tombe et comme elle sans fond.

V

Voilà pourquoi, laissant vos corps sans sépulture
Servir sous les flots bleus de pâture au dauphin,
Vos mânes irrités errent à l'aventure,
Et, sans se consoler, volent, volent sans fin.
Voilà pourquoi, plaignant toujours votre torture,
Vous ne quittez jamais ce rivage embaumé
Où vous avez souffert, où vous avez aimé.

VI

Et vous avez raison ! car dans ce pauvre monde
On ne vit qu'où l'on aime, et la patrie est là !
Ici-bas, rien ne vaut le coin d'ombre profonde
Où d'un être adoré le cœur se révéla.
Que ce bonheur ait lui l'éclair d'une seconde,
Ou qu'il ait rayonné sur un long avenir,
L'âme en garde à jamais l'immortel souvenir.

VII

Mais même sans l'amour tes rives sont si belles,
O Bosphore ! et la main complaisante des dieux
Les revêt d'une grâce et d'une splendeur telles
Que l'étranger lui-même, à l'heure des adieux,
Sans en être attendri ne peut s'éloigner d'elles ;
Et devant ce ciel pur, ces flots et ces cyprès,
Dit : « Pourquoi donc partir ? le bonheur est tout près ! »

VIII

Et moi, je fus aussi dans ta verte Arcadie!
J'ai contemplé tes cieux, j'ai contemplé tes mers;
J'ai reçu leur beauté dans mon âme agrandie;
J'ai versé dans tes flots mes pleurs les plus amers.
Mais lorsque sous le coup ma raison étourdie
Chancelait... alors Dieu dans sa tendre pitié
Ouvrit derrière moi les bras de l'amitié.

IX

Elkovans! elkovans! que de fois, quand la brise
Ranimait à mes pieds le feu du narghilé,
N'ai-je pas écouté votre plainte indécise!...
Sous l'éperon de fer du caïque effilé,
La vague sanglotait comme un cœur qui se brise;
La lune, triste et pâle, au bord du ciel bruni
Se levait, et mon cœur plongeait dans l'infini.

X

Elkovans! elkovans! Je sais plus d'une histoire
Douce comme l'amour, triste comme la mort.
Une surtout! Je veux la dire à votre gloire.
Comme au sein de la mer une perle qui dort,
Elle repose encore au fond de ma mémoire.
Mais je veux la tirer de son humide écrin,
Et montrer au soleil mon trésor sous marin.



PREMIER CHANT

I

C'était le soir, à l'heure où dans un ciel de braise
L'implacable soleil penche son front pâli ;
Où, désertant Stamboul transformée en fournaise,
Le pacha cherche au loin le frais à son Yali ;
A l'heure où les harems vont respirer à l'aise
Aux Eaux-Douces d'Asie, ou, sans changer de bords,
Errent sous les cyprès dans les deux Champs-des-morts.

II

A l'échelle bruyante où Top-Hané s'élève,
Les rameurs aux bras nus attendaient sur leurs bancs;
Deux femmes tout à coup débouchent sur la grève :
Tous veulent s'arracher les deux fantômes blancs.
Un seul des caïdjis à l'écart suit son rêve,
Et, sans s'inquiéter si c'est lui qu'on prendra,
Chante, et d'un doigt distrait frôle sa *tamboura* [1].

III

— « Laisse ta tamboura, lui dit l'une des dames,
Et quel que soit ton prix, jeune homme, conduis nous. »
Le caïdji se lève, ajuste ses deux rames,
S'affermit sur ses pieds nus comme ses genoux,
Laisse à peine le temps de s'asseoir aux deux femmes,
Et d'un coup vigoureux de ses muscles de fer
Enlève et fait bondir son fardeau sur la mer.

1. Mandoline turque.

IV

— « *Khanum* [1], dit le jeune homme, où faut-il vous conduire? »
Aïna dit alors à sa sœur Ghuzelli :
« Où voulons-nous aller? Pourvu que je respire,
Peu m'importe! montons à Hissar-Rouméli,
Si tu veux; nous verrons ensuite. » — Et sans mot dire,
Le caïdji, robuste et docile à leurs vœux,
Remonta le courant d'un bras souple et nerveux.

V

Nul parmi les rameurs n'égalait sa prestesse;
On l'avait surnommé Djérid, et non sans droit.
Comme un long javelot, sa barque avec justesse,
Malgré l'onde et les vents, vers le but volait droit.
L'elkovan pouvait seul surpasser sa vitesse;
Et l'espadon agile, aux écailles d'argent,
Eût en vain essayé de le suivre en nageant.

1. Madame, titre des femmes de qualité.

VI

Et la barque volait sur la vague calmée !
Chaque flot que fendait la proue au bec d'airain,
En fuyant à la mer, dansait comme une almée ;
Puis, au bord lentement, d'un air grave et serein,
Les toits, les minarets de la rive animée,
Les collines d'Asie au gracieux contour,
Sous les yeux enchantés défilaient tour à tour.

VII

Ils passèrent bientôt la plage où les Eaux-Douces
Déroulent leur vallon de verdure et de paix.
Ou y voyait au bord, sur des tapis de mousses,
Des harems accroupis sous les arbres épais,
Des *arabas* traînés par des bœufs sans secousses,
Des *talikas* dorés passant comme un éclair ;
Un murmure joyeux s'en élevait dans l'air.

VIII

— « Nous fuirons, si tu veux, cette rive sonore, »
Dit alors Aïna; « restons ici plutôt.
« Nous suivrons doucement le courant du Bosphore
« Au caprice du vent, du caïque et du flot.
« Vois! le soleil est loin de se coucher encore. »
Elle dit, et la barque, immobile un instant,
Les remporta sans bruit sur son chemin flottant.

IX

Quel bonheur de glisser sur l'eau bleue et profonde,
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Comme fait l'albatros, qui vole en rasant l'onde!
Quel bonheur de voguer frais et silencieux,
De regarder le ciel en oubliant le monde,
Et de poser la tête en rêvant au doux bruit
De la brise qui passe et de l'eau qui s'enfuit!

X

L'âme est comme un enfant : elle aime être bercée.
Elle regrette l'air et ses ailes d'oiseau.
Dans sa prison d'argile elle meurt oppressée,
Si l'on ne vient parfois soulever un barreau
Pour donner libre essor à l'ardente pensée.
— Quand il a quelque temps plané sur l'horizon,
Hélas! l'oiseau revient bien vite à sa prison.

XI

Des trois êtres bercés au branle du caïque
Un seul rêvait pourtant. Chacun ne rêve pas.
Ce n'est pas tout d'avoir un air mélancolique,
De regarder le ciel ou de chanter tout bas.
Il faut avoir dans l'âme un rhythme, une musique
Qui soutienne l'esprit, le soulève du sol,
Et même dans la nue en cadence le vol.

XII

Le jeune caïdji, profitant de la trêve,
S'était mis à fumer son tchibouk de jasmin.
Un fumeur rêve mal ; pourtant il croit qu'il rêve.
Toujours quelque détail l'arrête en son chemin :
Son feu meurt-il ? soudain la bulle aux songes crève.
— Pour Ghuzelli, l'enfant, loin de rêver sans fin,
Regardait en riant les plongeons d'un dauphin.

XIII

J'ai peur de dire ici la vérité sans voile ;
Mais Ghuzelli manquait de ce charme énervant
Qui fait que l'on s'éprend d'une lointaine étoile,
Ou qu'on écoute en pleurs les longs soupirs du vent.
En revanche, jamais sur le marbre ou la toile
Plus suave beauté, charmes plus radieux,
N'avaient ébloui l'âme en enchantant les yeux.

XIV

Mais laissons Ghuzelli; ce n'est pas là mon thème.
D'ailleurs, elle n'est pas mon héroïne au fond.
C'est Aïna, sa sœur, la rêveuse, que j'aime;
Et je veux vous ouvrir ce cœur calme et profond,
Pour le montrer au jour dans sa beauté suprême.
— Le monde a désappris de plier les genoux,
Et pourtant admirer est un bonheur si doux!

XV

C'était un cœur naïf et fier dans sa tendresse,
Plein de feu, ferme et pur comme le diamant.
Mais ce trésor d'amour, de grâce et de jeunesse,
Se consumait dans l'ombre et dans l'isolement.
Sous les dehors rêveurs d'une douce paresse,
Une langueur secrète, un feu lent la rongeait.
— Vous savez maintenant pourquoi ce cœur songeait.

XVI

Ce qu'elle désirait, c'était surtout une âme.
Sans doute, un beau visage était doux à ses yeux;
Mais plus qu'un fourreau d'or elle prisait la lame.
Par bonheur, elle avait l'esprit peu curieux :
Elle ne cherchait pas. — C'est étrange ! une femme !
Une Turque surtout ! dira-t-on ; et vraiment
Je ne puis me fâcher de cet étonnement.

XVII

Mais peut-on s'étonner encor de quelque chose ?
Tout n'arrive-t-il point ici-bas de nos jours ?
Pourquoi donc Aïna, belle comme une rose,
Réservant le trésor de ses pures amours,
N'attendrait-elle pas, dans une chaste pose,
Qu'un Bulbul descendît du ciel à son côté
Pour chanter ses parfums, sa grâce et sa beauté ?

XVIII

Pourtant, je dois le dire, elle était mariée.
Ghalib, le vieux pacha qui règne à l'Arsenal,
Pour orner son harem à son sort l'a liée.
Cet hymen, au surplus, n'était pas un grand mal,
Car dès le premier jour il l'avait oubliée.
Ainsi dans son éclat sa naissante beauté
Comme une pêche en fleur gardait son velouté.

XIX

Aïna rêvait donc. Mais à quoi rêvait-elle ?
Ah! qui peut prendre au vol des rêves de seize ans ?
Quel poëte dira ce que l'âme immortelle
Peut éprouver d'extase à l'aube de ses sens ?
O jeunesse du cœur! vous êtes la plus belle
Des Muses d'ici-bas, et nulle des neuf Sœurs
De vos songes dorés ne rendra les douceurs!

XX

Le soleil se couchait derrière les collines,
En jetant à la terre un long regard d'amour.
La brise, en se jouant sur les vagues mutines,
Y semait les parfums des jardins d'alentour.
Aïna, le cœur plein d'émotions divines,
Comme un luth frémissant que l'on vient d'accorder,
D'harmonie et d'amour se sentait déborder.

XXI

Longtemps, comme obsédé de visions secrètes,
Son regard se perdit à l'horizon lointain,
L'horizon, ce pays des âmes inquiètes !
Dieu seul sait ce qu'y vit la pauvre enfant ! — Soudain
Elle fit un soupir, et deux larmes muettes
Glissèrent lentement de ses yeux adorés
Sur son voile de gaze aux mille plis serrés.

XXII

Elle tourna la tête et sécha sa paupière.
Ghuzelli ne vit rien ; elle n'eût pas compris.
L'enfant, pour le moment, ainsi qu'une écolière,
Fouettait l'eau de sa main avec de petits cris.
Ses doigts roses formaient une faible barrière
Que traversait l'eau bleue ; et les flots du courant
Venaient tous lui baiser la main en murmurant.

XXIII

Mais en face un témoin, plus heureux ou plus sage,
Avait tout vu ; ses yeux discrets, quoique attentifs,
Avaient, sans y songer, surpris à leur passage
Le soupir d'Aïna, puis ses longs pleurs furtifs :
Et Djérid se disait : « Quoi ! souffrir à cet âge? »
Et ses yeux contemplaient avec étonnement
Ce que l'on pouvait voir du visage charmant.

XXIV

Aïna, sans lever la tête ou la paupière,
Sentit ce long regard se poser sur son front.
Elle était, je l'ai dit, d'une innocence entière;
Elle hésita. Son âme était timide au fond.
Mais la fleur et l'oiseau montent vers la lumière;
Le cœur cherche le cœur, les yeux cherchent les yeux;
Et l'enfant regarda le rameur curieux.

XXV

C'était un bel Arnaute à la mâle poitrine,
Dont l'œil bleu promenait un regard souverain.
Brunis par le soleil et la brise marine,
Son front, son cou, ses bras semblaient être d'airain.
Dieu l'avait revêtu d'une forme divine,
Et la Grèce eût jadis sculpté dans le Paros
Ses traits de demi-dieu, sa taille de héros.

XXVI

Il portait sur son front et sur sa tempe rase
Un fez rouge au gland d'or garni d'un flot soyeux,
Puis un turban léger dont le rebord s'évase
Et défend du soleil les sourcils et les yeux.
Une chemise en soie à longs filets de gaze
Frissonnait sur ses bras ; et ses reins assouplis
Étaient largement ceints d'un châle aux vastes plis.

XXVII

Il me faut dire ici ce que plus d'un ignore :
C'est que l'égalité règne dans l'Orient.
Un homme en vaut un autre, et chacun s'en honore.
Tous sont sous l'œil de Dieu, vizir ou mendiant ;
Et, lorsque le cœur parle aux rives du Bosphore,
Il préfère aux grandeurs de la race et du rang
La noblesse des traits et la beauté du sang.

XXVIII

Leur regard se croisa peut-être une seconde,
Un éclair, et soudain chacun baissa les yeux.
— « D'où peut donc lui venir cette douleur profonde ? »
Se répétait tout bas Djérid silencieux.
— « Qu'il est beau ! se disait Aïna. Mais au monde
« Rien n'est parfait ; tout pèche, hélas ! par un côté.
« Sans doute son esprit a payé sa beauté.

XXIX

« Qui sait? voyons ! » — Alors avec un doux sourire,
Relevant sur Djérid son regard doux et clair,
Elle dit : « Veux-tu faire ainsi que je désire?
« Reprends la tamboura pour nous chanter un air ! »
Le jeune homme obéit à l'instant sans mot dire ;
Et, préludant d'abord par un air triste et lent,
Il chanta ce qui suit sur un rhythme indolent :

CHANT DU CAÏDJI

Sais-tu ce que le vent soupire
Et veut dire,
Quand il pleure, glisse et s'enfuit
Dans la nuit?

Sais-tu pourquoi, quand l'onde arrive
A la rive,
Elle y laisse avec chaque flot
Un sanglot?

Sais-tu pourquoi Bulbul se pose
Sur la rose,
Et jusqu'au jour chante à la fleur
Sa douleur?

Sais-tu pourquoi le cœur bat vite
Et palpite,
Sans pouvoir contenir son sang
Frémissant?

Sais-tu pourquoi sous leurs longs voiles
Les étoiles
Croisent dans l'air leurs millions
De rayons?

Sais-tu pourquoi quand tout sommeille,
Dieu seul veille,
Et couve d'un regard béni
L'infini?

C'est que partout la loi suprême
Veut qu'on aime,
Et qu'ici-bas tout sans retour
Vit d'amour!

XXX

La voix tomba ; c'était une voix douce et grave,
Dont l'accent remuait jusqu'aux fibres du cœur,
En y laissant au fond l'air aimé qui s'y grave.
A ses accords, l'esprit voyait surgir en chœur
Les rêves, les regrets, l'espérance suave,
Et glisser dans l'espace, en blanches visions,
Le cortége voilé de nos illusions.

XXXI

O musique ! ô magie ! ô fée aérienne,
Qui d'un monde inconnu descends et nous souris !
Avec tes sons errants de harpe éolienne
Comme tu sais bercer nos cœurs endoloris
Et nous faire oublier notre âme dans la tienne !
O pur écho du ciel, langue de l'infini,
Souvenir de l'Éden dont l'homme fut banni !

XXXII

Puisque tu fais sentir ta magique puissance
Aux cœurs les plus étroits dans nos salons fermés,
Qu'est-ce donc sur des bords pleins de magnificence,
Lorsque le soir descend sur les flots embaumés,
Et qu'échappant à peine à son adolescence,
C'est un cœur inquiet, de désirs dévoré,
Qui s'enivre à longs traits de ton philtre adoré ?

XXXIII

Elle écouta longtemps, et comme dans l'extase,
La voix, la douce voix, et l'air tendre, et les mots ;
Puis, comme une liqueur qui déborde du vase,
Elle sentit son cœur se gonfler de sanglots ;
Et, malgré les replis de son voile de gaze,
Elle ne put cacher le flot silencieux
De pleurs amers et doux qui jaillit de ses yeux.

XXXIV

— « Ma sœur, dit Ghuzelli, qu'as-tu ? quel mal t'oppresse?
« D'où te viennent ces pleurs? et quel est ton tourment? »
Mais plus elle serrait sur elle avec tendresse
Sa sœur qui sanglotait contre son sein charmant,
Plus elle redoublait cette étrange détresse.
— « Batelier, dit alors Ghuzelli, le temps fuit;
« Retournons à Stamboul ; voici venir la nuit. »

XXXV

Et la barque bondit; et dans le fond bleuâtre
La Pointe du Sérail, et puis la Corne-d'or,
Déployèrent aux yeux leur vaste amphithéâtre.
Bientôt, pour achever le merveilleux décor,
Les sveltes minarets, d'une blancheur d'albâtre,
Montèrent dans le ciel, et l'on vit de plus près
Les navires du port avec leurs mille agrès.

XXXVI

Ils touchent à la fin au terme du voyage.
On aborde, et parmi les caïques pressés
Djérid lance sans choc sa poupe sur la plage.
Les deux sœurs sont debout, leurs bras entrelacés.
Ghuzelli dit alors : « Voici pour le passage,
« Caïdji. » — Puis sa main dépose sur le banc
Un sequin d'or léger qui résonne en tombant.

XXXVII

A son tour, Aïna lui tendit sa main frêle,
Et lui dit en tremblant : « Prends encore et merci ! »
Il regarda ; c'était un anneau d'or fidèle
Qu'elle avait détaché de son doigt aminci.
Il releva la tête et s'élança vers elle.
Mais quand il étendit ses deux mains devant lui,
Dans les ombres du soir le doux rêve avait fui.



DEUXIÈME CHANT

I

A l'échelle bruyante où Top-Hané s'élève,
Les caïdjis groupés s'arrachent le chaland.
Un seul, les yeux fixés sur un point de la grève,
Le repousse d'un air superbe et nonchalant;
Avec sa tamboura, seul, à l'écart il rêve,
Et, pour mieux indiquer qu'il ne va plus en mer,
Son caïque est rivé par un anneau de fer.

II

C'est Djérid! il attend, il attend qu'à la rive
Un fantôme voilé dont il connaît le pas,
Comme en un jour béni, jusqu'à sa barque arrive,
Et lui dise: Djérid, ne m'attendais-tu pas?
Et du matin au soir sa paupière attentive
Perce de ses regards l'ombre du carrefour
Où se leva pour lui cette étoile d'amour.

II

C'est en vain. Le jour fuit; un autre le remplace;
D'autres viennent encore; et le soleil levant
Retrouve tous les jours à cette même place
Le rameur au repos qui chantonne en rêvant,
Et fixe obstinément un seul point dans l'espace.
Chaque matin l'espoir l'accompagne en chemin;
Chaque soir il se dit: Elle viendra demain!

IV

Mais elle ne vint pas. — Ah ! dans la solitude
Celui qui n'a pas dû compter les pas du temps,
Et sur son cœur rongé par l'âpre inquiétude,
Comme du plomb fondu, senti tous les instants
Distiller sans repos l'amère incertitude,
Celui-là ne sait pas, avant que de mourir,
Tout ce qu'un cœur mortel ici-bas peut souffrir!

V

Ah ! l'attente, l'attente! Angoisse et sombre joie,
Où l'homme se dévore en dévorant le temps!
Espoir et désespoir, roue immense qui broie
Sous ses jantes de fer nos membres palpitants!
Malheur, trois fois malheur à qui devient ta proie!
Mais comment t'éviter? D'où viens-tu? Quelle main
Te conduit au milieu du tourbillon humain?

VI

C'est l'amour insensé, c'est l'amour qui te mène,
Et qui mène avec toi le chœur des passions !
L'amour, ce tourmenteur de notre race humaine,
Ce maître au joug duquel il faut que nous passions,
Et qui, pour amuser ses esclaves, promène
Sur les murs étouffants de la réalité
Le mirage lointain de sa félicité !

VII

Ah Djérid ! Qu'as-tu fait de ton insouciance,
De tes jours de travail, de tes nuits de sommeil,
Quand c'était ton étude et ta seule science
De chanter, de ramer, et de vivre au soleil ?
Que deviendront bientôt ta force et ta vaillance,
Et même ta beauté, si tu donnes ainsi
La fleur de ta jeunesse au dévorant souci ?

VIII

Longtemps on put le voir couché dans son caïque,
Regardant devant lui comme un pauvre insensé.
Aux accords pénétrants d'une douce musique
Il semblait évoquer le rêve du passé;
Et l'esprit obsédé d'une pensée unique,
Pâle, amaigri, rêveur, il chantait tout le jour
Avec sa tamboura quelque doux chant d'amour.

IX

Et tandis qu'en chantant, l'œil perdu dans l'espace,
Il abrége l'attente et son amer souci,
Il entend dans son cœur sans cesse une voix basse
Qui lui dit en tremblant : Prends encore et merci!
Et devant ses regards toujours passe et repasse
Un fantôme adoré, triste et silencieux,
Qui pleure lentement en regardant les cieux.

X

Mais un jour sur la rive, au lever de l'aurore,
Les caïdjis surpris le cherchèrent en vain ;
Le soir, le lendemain, ils cherchèrent encore ;
Jamais le beau rameur aux doux chants ne revint.
Alors ses compagnons regardant le Bosphore
Dirent : « Sans doute il dort dans ce tombeau mouvant
« Que sa rame légère effleura si souvent ! »

XI

Oublions donc Djérid. — Mais les deux sœurs si belles
Qui voguèrent un soir en écoutant sa voix,
Et lui firent au cœur ces blessures cruelles,
Pourquoi ne pas encor les revoir une fois ?
Qui peut les retenir, et que deviennent-elles ?
Dans l'âme d'Aïna l'amour a-t-il fleuri ?
Ghuzelli sourit-elle ainsi qu'elle a souri ?

XII

Ghuzelli ne rit plus. Attentive, inquiète,
Comme une mère auprès de son enfant qui dort,
Elle veille au chevet d'une couche muette,
Où pendant de longs jours veillait aussi la mort.
La pâleur ennoblit sa beauté plus fluette,
Et l'on voit sur sa joue et son front sans couleur
Ce charme attendrissant que laisse la douleur.

XIII

A demi prosternée au rebord de la couche,
Elle y jette un regard d'ineffable douceur;
Et ces tendres accents s'échappent de sa bouche:
« Tu ne veux plus mourir, n'est-ce pas, ô ma sœur!
« Ah! qu'enfin ma tendresse ou ma douleur te touche!
« Quitte ce long silence et chasse la langueur
« Où ton corps se consume, où s'énerve ton cœur.

XIV

« Lève-toi, prends mon bras, viens près de la fenêtre
« Baigner ton front pâli dans cet air frais et pur.
« Aspire à pleins poumons la vie et le bien-être ;
« Plonge tes yeux lassés dans cette mer d'azur.
« Regarde ! avec le jour le printemps vient de naître,
« Et jamais le soleil au fond de l'Orient
« N'a promis un matin plus doux et plus riant. »

XV

Aïna releva lentement sa paupière ;
Puis, entourant sa sœur de ses bras amaigris,
Dit : « Comment résister à ta douce prière ?
« Puisque tu m'aimes tant la vie a bien son prix.
« Oui, je veux vivre encore et revoir la lumière ;
« Je reverrai le ciel, je reverrai les flots ! »
Et le sang colora sa joue aux derniers mots.

XVI

Le lendemain, plus forte et moins timide encore,
Aïna suspendue au bras de Ghuzelli
Descendit au jardin, et jusqu'au sycomore
Se traîna lentement de son pas affaibli.
De là, l'œil s'égarait au loin sur le Bosphore ;
Et l'on voyait glisser sur les flots transparents
Les voiles des pêcheurs et des vaisseaux errants.

XVII

— « Vois, disait Ghuzelli près de sa sœur assise,
« Comme la vie est douce, et que le monde est beau !
« Le parfum de ces fleurs, le souffle de la brise
« Ne t'infusent-ils pas un sang jeune et nouveau ?
« Que faut-il donc encore à ton âme indécise ?
« Et pour te rendre enfin la vie et la santé,
« Que demandes-tu donc à ce ciel enchanté ? »

XVIII

— « Oui, répondait tout bas l'enfant convalescente,
« Oui, l'œil aime à glisser sur ces flots éclatants.
« Le ciel sourit, le vent d'une aile caressante
« Nous apporte sans bruit les parfums du printemps.
« Mais je voudrais encor qu'une voix ravissante
« Chantât, et, s'élevant tout à coup dans les airs,
« Peuplât de ses accords ce ciel, ces flots déserts ! »

XIX

Elle n'achevait pas ces paroles peut-être
Qu'auprès d'elle soudain le feuillage s'ouvrit.
Un noble et beau vieillard vint alors à paraître.
En voyant la frayeur qu'il causait il sourit.
C'était Ghalib-Pacha, leur vieux seigneur et maître,
Qui du massif voisin aux ombrages discrets
Avait prêté l'oreille à leurs naïfs secrets.

XX

A sa vue, Aïna rougissante se lève,
Baise sa main tandis qu'il la baise aux cheveux.
— « Je puis encore, avant que le jour ne s'achève,
« Dit Ghalib souriant, t'exaucer dans tes vœux,
« Et je vais sans retard réaliser ton rêve. »
Il frappa dans ses mains, un eunuque parut;
Il lui parla tout bas, et l'esclave courut.

XXI

— « Je devrais vous laisser le plaisir du mystère,
« Et me faire passer pour un magicien,
« Reprit Ghalib; pourtant j'ai trop dit pour me taire.
« Connaissez-vous le jeune et beau musicien,
« L'aveugle dont la voix est unique sur terre,
« Et qui s'en va chantant le jour par les chemins?
« Il n'est bruit dans Stamboul que de ses chants divins.

XXII

« Je l'ai vu ce matin au seuil de ma demeure.
« Sa tamboura fidèle était à son côté.
« Mais lorsque sous ses doigts sa corde chante et pleure
« L'air, l'oiseau, le passant, tout s'arrête enchanté.
« Vous allez en juger vous-même tout à l'heure ;
« Car il ne peut tarder à venir. » — Et soudain
Une voix s'éleva dans le fond du jardin.

XXIII

Mais quelle voix! C'était la voix douce et sonore,
Ce timbre pénétrant, ce même accent vainqueur
Qu'entendit Aïna, le soir, sur le Bosphore,
Et dont l'écho sans fin résonnait dans son cœur.
C'était le même son de voix, plus tendre encore,
Avec un chant plus triste et plus désespéré,
Plainte et soupir d'un cœur à jamais déchiré!

XXIV

Elle pencha le front sur sa sœur sans rien dire ;
Et se laissant aller aux rêves d'autrefois,
Son âme se fondit dans un chaste délire.
Mais quand elle entendit chanter par cette voix
Cet air aimé : Sais-tu ce que le vent soupire...
— « O mon Dieu ! dit l'enfant, que je voudrais le voir ! »
Ghalib fit signe alors à son eunuque noir;

XXV

Et le chanteur parut. Avec quel trouble extrême
Dans cet aveugle errant par un enfant conduit
Aïna reconnut Djérid, Djérid lui-même !
Ses grands yeux sans regard sont fixes dans la nuit;
Les veilles ont creusé sa face maigre et blême;
Et la pâle Aïna se dit : Quelle douleur
A pu flétrir ainsi sa beauté dans sa fleur ?

XXVI

Pour Djérid, il devint d'une pâleur mortelle.
Si son œil ne vit point, son âme devina.
Soit instinct ou hasard, l'orbe de sa prunelle
Se fixa comme un trait sur le front d'Aïna.
— « Chante-nous, dit Ghalib, ta chanson la plus belle.
« Deux dames ont voulu t'entendre de plus près »
Et Djérid préludant chanta bientôt après :

CHANT DE L'AVEUGLE

Si je ne vois plus l'aube éclore
Tous les matins,
Ni le couchant quand il colore
Les monts lointains;

Si je ne vois plus dans les plaines
Les blés mûrir,

Et sur la marge des fontaines
L'onde courir ;

Si je ne vois plus les colombes
Au vol léger
Se poser aux marbres des tombes
Et voltiger ;

Si je ne dois plus voir les roses
S'épanouir,
Et la beauté de toutes choses
Me réjouir ;

Terre, soleil, fleur, femme, étoile,
Ce que j'aimais,
A mes regards si tout se voile
Et pour jamais ;

Je garde encore une lumière,
Et dans ma nuit,
Sous ma morne et fixe paupière
Un jour me luit;

Un jour suave qui rayonne
De visions,
Un doux soleil qui m'environne
De chauds rayons.

Et cette atmosphère de flamme,
Cette clarté,
C'est ton image, ô jeune femme!
C'est ta beauté.

C'est ta grâce, c'est ton sourire,
O chaste enfant!

C'est ton cœur naïf qui soupire
Et se défend.

C'est surtout cette larme pure,
Ce pleur sacré,
Et qui m'a fait cette blessure
Dont je mourrai.

Perle de tes yeux, cette larme
Me reste encor.
J'en ai su faire par un charme
Un anneau d'or.

Et cet anneau tous deux nous lie
Mieux qu'un serment;
Et si jamais ton cœur l'oublie
C'est que Dieu ment!

Mais non! tu te souviens encore
Du soir d'été,
Quand je chantai sur le Bosphore
A ton côté.

Nous n'avions pour témoins que l'onde
Et que les cieux,
Et nous voguions seuls, loin du monde,
Silencieux.

Ton cœur comme une coupe pleine
Se répandit;
Mon âme alors comprit ta peine,
Et tout fut dit.

Depuis ce jour ma vie est tienne;
Depuis ce jour

Je n'ai plus rien qui m'appartienne,
Sauf mon amour.

Prends encore, ô mon bien céleste!
Prends sans regret,
Prends mon amour avec le reste,
Prends mon secret!

Je ne te demande en revanche
Que de poser
Un seul instant sur ta main blanche
Un long baiser;

Et, prosterné dans la poussière,
Ah! puisse Allah
M'accorder, pour faveur dernière,
De mourir là!

XXVII

Quand il eut achevé le chant qu'on vient d'entendre,
Au bras du jeune enfant Djérid s'en retourna.
Mais comment essayer d'entrevoir et de rendre
Le trouble qui s'émut dans le sein d'Aïna?
Elle ne tenta pas même de s'en défendre.
Emportée au courant de ses émotions,
Elle livra son âme au vent des passions.

XXVIII

Comme une jeune enfant qui dans une nacelle
S'amuse à côtoyer les bords d'un lac dormant,
Si tout à coup le vent se lève et d'un coup d'aile
Fait dériver l'esquif sur le flot écumant,
Le bord fuit, et l'enfant n'a que l'onde autour d'elle.
C'est ainsi qu'Aïna se trouva sans retour
Livrée aux flots sans bords d'un océan d'amour.

XXIX

Elle sentit d'abord une pitié céleste,
Une amitié de sœur pour l'aveugle au doux chant.
Qu'elle eût aimé pouvoir lui dire, au moins d'un geste,
Tout ce qu'elle éprouvait pour un sort si touchant!
Aveugle, à la merci de tout, il faut qu'il reste
Toujours seul dans l'horreur de son affreuse nuit!
Ah! comme elle enviait l'enfant qui le conduit!

XXX

Puis, par ses souvenirs doucement entraînée,
Comme un plongeur qui sonde un abîme sans fond,
Elle entrevoit encor dans son âme étonnée
Un autre sentiment moins calme et plus profond :
Admirer sa beauté, plaindre sa destinée,
Est-ce tout? Et le cœur peut-il rester fermé,
Devant tant de constance, au bonheur d'être aimé?

XXXI

Au bonheur d'être aimé, de se l'entendre dire,
Et d'écouter sa voix aux magiques accords?
Ah! comme il a chanté sa plainte et son martyre!
Comme l'âme se fond au feu de ses transports!
Qui pourrait résister à cet ardent désir?
— Voilà ce qu'Aïna fait dire à sa raison;
Et l'enfant à longs traits savoure ce poison.

XXXII

Si l'âme s'arrêtait dans sa course enflammée!
Mais non! rien ne peut mettre à sa roue un clou d'or.
L'espoir pousse le char sur sa pente embaumée;
Le désir nous appelle et l'âme ajoute encor
La volupté d'aimer au bonheur d'être aimée.
Qu'est-ce que recevoir? Donner est bien plus doux!
Et l'on donne sa vie et son cœur à genoux.

XXXIII

Car pour l'adolescent et surtout pour la femme,
Si ce n'est pour aimer à quoi bon voir le jour?
Et cet ardent foyer que l'on appelle une âme,
De quoi donc vivrait-il s'il ne vit pas d'amour ?
L'amour est l'air brûlant qui seul nourrit sa flamme.
Hélas! le monde est plein de ces cœurs endurcis
Qui ne sont plus que cendre et que tisons noircis.

XXXIV

Aimons donc! aimons donc! La vie est un vain rêve,
Un éclair qui tressaille à l'horizon sans bruit.
Avant que ce moment rapide ne s'achève,
Comme l'étoile d'or qui précède la nuit,
Ah! que sur notre ciel l'amour au moins se lève,
Et projette un instant ses mourantes clartés
Sur le sombre néant de nos jours agités!

XXXV

Voilà ce qu'Aïna pense, et l'enfant se livre
Aux rêves enchantés de son cœur innocent.
Elle aime, elle aime enfin ! Ce doux penser l'enivre.
Aux suaves rayons de cet amour naissant,
Dans un autre univers elle se sent revivre;
Tout se peuple et s'anime, et son cœur ingénu
Se sent tout inondé d'un bonheur inconnu.

XXXVI

Longtemps de cet Éden savourant les prémices,
Elle en put respirer le jeune enchantement.
Soudain le vent troubla cette mer de délices;
Une idée, un éclair la fit en un moment
Tomber du haut du ciel au fond des précipices :
Il est loin ! ah ! pourquoi l'ai-je laissé partir?
Quand pourrai-je revoir le pâle et doux martyr?

XXXVII

Elle connut alors les cruelles morsures
Que l'inquiet désir inflige aux amoureux,
Et le venin qu'y laisse avec ses mains impures
L'amère incertitude et le soupçon fiévreux.
Elle sentit son cœur grandir sous ces blessures;
Et malgré sa pâleur regarda fièrement
Cet amour qui faisait sa joie et son tourment.

XXXVIII

Ainsi de la langueur, de la douce paresse,
Et du vide où tombait sa vie au jour le jour,
Elle passe en une heure au trouble, à la tendresse,
Aux désirs, aux bonheurs, aux tourments de l'amour!
L'enfant devient enfin femme; et dans cette ivresse
Son âme se déploie après un long sommeil,
Comme une fleur qui s'ouvre aux rayons du soleil.

XXXIX

— « Ma sœur, dit Ghuzelli rompant ce long silence,
« Levons-nous et rentrons. Il est bientôt midi.
« Malgré ces frais rameaux que la brise balance,
« Le soleil va percer le feuillage attiédi,
« Et nous brûler les yeux des regards qu'il nous lance.»
Et les deux jeunes sœurs, se tenant par la main,
Du harem à pas lents reprirent le chemin.



TROISIÈME CHANT

I

O lendemain du jour, du premier jour qu'on aime!
O frais enchantement de l'heure du réveil,
Où l'âme ouvre les yeux avant le corps lui-même,
Et vous dit à travers les voiles du sommeil :
« Non, ce n'est pas un rêve, ô volupté suprême !
« Un autre vit par toi, comme tu vis pour lui,
« Et ton cœur enivré bat dans le sein d'autrui ! »

II

Et l'âme d'un seul trait tout à coup se rappelle
L'extase de la veille, et le trouble, et l'aveu.
Puis l'ardent souvenir évoque devant elle,
Comme un magicien dans un cercle de feu,
Tous les enchantements de cette heure si belle.
Ainsi l'ange d'hier passe à celui du jour
Cette coupe enchantée où nous buvons l'amour.

III

Aïna ressentit cette extase divine
En ouvrant sa paupière aux premiers feux du jour.
Tout son être est changé ; son œil noir s'illumine
D'un humide rayon d'espérance et d'amour.
Le sang monte à sa joue en teinte purpurine,
Comme on voit le soleil dans le fond du ciel bleu
De ses derniers rayons rougir l'Olympe en feu.

IV

Elle se lève et marche ; elle se sent des ailes ;
Ses pieds impatients ne touchent plus le sol.
On dirait un oiseau dont les plumes nouvelles
Vont bientôt dans l'air bleu tenter leur premier vol :
Tant l'âme a soulevé ses entraves mortelles !
— Soudain, au pied du mur, le long des quais déserts,
Elle entend une voix s'élever dans les airs.

V

C'est Djérid ! aux accents de cette voix connue,
Aïna d'un seul bond vole au balcon vitré
Qui s'avance en tourelle et domine la rue.
C'est là qu'assise au frais, l'odalisque à son gré
Peut voir par le treillis sans crainte d'être vue.
Aïna palpitante y plonge aussitôt l'œil,
Et reconnaît l'aveugle à deux pas près du seuil.

VI

Ses regards... non! ses yeux étaient levés vers elle.
Soit prodige ou hasard, ou sûr pressentiment,
Il semblait contempler fixement la tourelle
Et voir sous le treillis le visage charmant
Qui posait sur son front un regard si fidèle ;
Et tous les deux ainsi restèrent jusqu'au soir
A s'enivrer le cœur d'un rêve sans espoir.

VII

La nuit vint ; mais la nuit sans sommeil et sans rêve,
Où l'insomnie en feu, qui vous brûle le sang,
Promène sous vos yeux, sans repos et sans trêve,
D'un désir effréné le spectre éblouissant.
Inquiète, oppressée, Aïna se relève,
Et descend au jardin pour baigner dans la nuit
Son front pâle et brûlant qu'un long trouble poursuit.

VIII

C'était une nuit sombre et de vapeurs mêlée ;
Des nuages couvraient le front de Phingari ;
A peine un astre ou deux à la voûte étoilée ;
Bulbul chantait au loin sur un rosier fleuri.
La nature dormait dans sa beauté voilée,
Et l'air tiède, chargé d'une molle langueur,
Enivrait de désirs et les sens et le cœur.

IX

« Ah ! se disait tout bas Aïna qui soupire,
En marchant à pas lents sous les mûriers en fleurs :
« Ah ! pourquoi ces parfums, cette nuit, ce zéphire,
« Et cet oiseau plaintif qui chante sa douleur,
« N'ont-ils rien qu'une chose, une seule à me dire ?
« Ah ! pourquoi donc la nuit, encor plus que le jour,
« L'air, la terre et le ciel, tout parle-t-il d'amour ?

X

« Qu'il serait doux d'errer ainsi dans la nuit sombre,
« Mais non plus seule, au bras d'un mortel adoré !
« De regarder tous deux les étoiles sans nombre,
« Et de sentir son cœur sur un cœur enivré!
« Hélas! Djérid! ta vie est condamnée à l'ombre.
« Que t'importe le jour et les astres des cieux?
« Une éternelle nuit presse à jamais tes yeux!

XI

« Si le sort écoutait mon ardente prière,
« C'est moi qui conduirais tes pas sur ton chemin.
« Je serais, ô Djérid! ton guide et ta paupière;
« Tu marcherais toujours à l'ombre de ma main;
« Tu verrais par mes yeux; et la nature entière
« Passerait par mon cœur pour arriver au tien,
« Et te ferait bénir ton fidèle gardien.

XII

« Que fais-tu maintenant? ta pensée inquiète
« Te tient-elle éveillé comme moi dans la nuit?
« Ah! puisses-tu trouver au fond de ta retraite
« L'oubli, non! le repos, le repos qui me fuit!
« Mais a-t-il même un toit pour abriter sa tête?
« Hélas! peut-être il dort sous les murs du jardin,
« Où je l'ai vu s'asseoir et chanter ce matin! »

XIII

— Il serait là, tout près! Cette seule pensée
L'épouvante et redouble à la fois ses désirs.
Elle veut s'éloigner; sa poitrine oppressée
Se soulève et retient à peine ses soupirs.
— Soudain le massif s'ouvre; une forme élancée
Paraît, vole et s'incline, et ses yeux effrayés
Reconnaissent Djérid à genoux à ses piés.

XIV

— « Oui, murmure Djérid, c'est moi, c'est ton esclave !
« Jette un cri, les bourreaux seront les bienvenus !
« Va, quel que soit l'excès des tourments, je les brave,
« Puisque j'ai pu baiser un instant tes pieds nus ! »
— Elle ne répond pas ; son corps chaste et suave
S'affaisse lentement comme un lis incliné,
Et tombe entre les bras de Djérid prosterné.

XV

Lorsqu'Aïna rouvrit à la nuit sa paupière,
Djérid tenait sa tête appuyée à son sein.
Le gazon leur servait de couche printanière.
A deux pas, un jet d'eau chantait dans son bassin ;
Et sous les longs rameaux de la verte clairière,
Les étoiles du ciel qu'on voyait par moments
Semaient leur nid caché de pâles diamants.

XVI

Elle resta longtemps immobile en silence;
Elle sentit sur elle un long frisson courir.
Tout son être fléchit sous un bonheur immense,
Si profond et si doux qu'elle eût aimé mourir.
Cet instant contenait des siècles d'existence;
Et, sans changer de pose, elle ferma les yeux,
Pour le revoir en elle et le savourer mieux.

XVII

Mais Djérid doucement lui releva la tête
Et lui dit, en posant un baiser sur son front :
« Ô mon âme! ouvre encor tes yeux où se reflète
« Comme en un clair miroir ton cœur tendre et profond;
« Parle aussi, mon ivresse en sera plus complète. »
Alors ouvrant sur lui ses grands yeux languissants,
Elle lui fit tout bas entendre ces accents :

XVIII

— « Ah ! n'est-ce pas un rêve ? Est-ce bien toi, toi-même ?
« Djérid ! à mon amour le ciel t'a-t-il rendu ?
« Ah ! tu sais, n'est-ce pas ? tu sens combien je t'aime !
« Comme je t'ai longtemps et sans cesse attendu !
« Mais comment, par quel charme ou par quel stratagème,
« As-tu pu pénétrer en secret dans ces lieux ?
« L'amour en te guidant t'a donc rouvert les yeux ?

XIX

— « Oui, l'amour m'a guidé vers toi, douce recluse,
« En m'aidant à franchir les murs de ce jardin.
« C'est lui qui, m'inspirant l'art d'une longue ruse,
« Au volontaire aveugle a frayé le chemin.
« Pour ta pitié surprise ai-je besoin d'excuse ? »
Et l'enfant lui jetant au cou ses petits bras,
Ils restèrent longtemps à se parler tout bas.

XX

Bientôt à l'Orient une lueur d'opale
Nuança l'horizon à demi transparent.
La nuit parut verser une teinte plus pâle
Sur les arbres touffus de l'asile odorant
Qui dérobait aux yeux la couche nuptiale.
Mais, plongés tous les deux dans leur doux entretien,
Ils oubliaient le monde et ne remarquaient rien.

XXI

Levez-vous! levez-vous! le long cri de l'orfraie
Jette aux vents de la nuit un présage de mort.
Ne savez-vous donc pas qu'ici-bas tout se paie,
Qu'il faut tenir en main les rênes de son sort,
Que le char du bonheur verse si l'on n'enraie,
Et que jamais les dieux n'ont permis sous le ciel
Que l'homme fût heureux et l'amour éternel ?

XXII

Ah ! pauvres insensés ! quoi ! leur tendre jeunesse,
Leur trouble, leur attente et leur longue douleur,
Leur beauté, leur naïve et touchante tendresse,
Cet amour dont ils n'ont respiré que la fleur,
Et cette seule nuit de bonheur et d'ivresse,
Quoi ! rien ne pourra donc attendrir le destin ?
Quoi ! leur félicité touche-t-elle à sa fin ?

XXIII

Sur leur couche de fleurs Aïna la première
Secoua la torpeur de cet enivrement.
— « Djérid, dit-elle enfin, soulève ta paupière !
« Une lueur blanchit le bord du firmament;
« Serait-ce déjà l'aube et sa pâle lumière ?
— « Non, répondait Djérid, non, c'est à l'horizon
« La lune qui descend et bleuit le gazon. »

XXIV

Elle disait encor : « Mon oreille inquiète
« Vient d'entendre le sable et frémir et crier.
« Un bruit sourd a troublé l'air dans la nuit muette,
« Comme le poids d'un pas qui presse le gravier,
« Et le son étouffé d'une marche discrète. »
— « Non, répondait Djérid, c'est quelque fruit trop lourd
« Qui tombe dans l'allée et qui fait ce bruit sourd. »

XXV

Elle disait encor : « Je viens de voir dans l'ombre
« Les rameaux de cet if s'écarter en tremblant.
« Soyons prudents, Djérid, nos périls sont sans nombre ;
« Peut-être est-ce l'eunuque au sommeil vigilant
« Qui nous cherche et sur nous jetait un regard sombre.
— « Non, répondait Djérid, c'est quelque oiseau furtif
« Dont le vol a ployé les branches de cet if. »

XXVI

Elle disait enfin : « Dans le fond de l'allée
« Je viens de voir glisser de rapides flambeaux
« Dont on dissimulait la lumière voilée....
« Peut-être est-ce Ghalib, suivi de ses bourreaux,
« Qui vient punir ici notre amour décelée ? »
— « Non, répondait Djérid, tu te trompes encor;
« Ce sont les feux errants des lucioles d'or. »

XXVII

Il ajoutait : « Pourquoi dans cette nuit si brève
« M'envier les instants d'un bonheur aussi doux?
« Pourquoi par ces terreurs effaroucher ce rêve
« Dont le Prophète au ciel pourrait être jaloux?
« Laisse-moi savourer ces délices sans trêve !
« Qui sait ce que les jours apportent avec eux?
« Nous sera-t-il permis encore d'être heureux? »

XXVIII

Jamais! — Il achevait ces derniers mots à peine,
Qu'Aïna pousse un cri terrible. — On fond sur eux.
Djérid comme un lion s'élance et se démène,
Mais dix bras ont dompté ses deux bras vigoureux.
Il tombe, il faut céder; la résistance est vaine.
Terrassé, tout meurtri, l'Arnaute est garrotté;
Et la pâle Aïna sanglote à son côté.

XXIX

Bientôt Ghalib paraît : « Approchez la lumière,
Dit le vieillard, je veux voir les audacieux. »
On apporte un flambeau sous l'ardente paupière
De Djérid, mais le feu qui jaillit de ses yeux
Détruit le long effet de sa ruse première.
Et Ghalib : « Puisqu'il fit l'aveugle, qu'il le soit
« Il pourra désormais le jouer à bon droit. »

XXX

Il dit; un nègre vient qui d'une main cruelle
Sur les yeux du captif promène un fer brûlant :
« Tu ne lèveras plus, dit Ghalib, ta prunelle
« Sur celle qui reçut ton regard insolent.
« Invente maintenant quelque ruse nouvelle ! »
Djérid ne répond rien; brisé par tant d'efforts
Il chancelle. — « A présent qu'on le jette dehors ! »

XXXI

On l'emporte. Aïna tord ses mains et se pâme.
Ah ! quelque châtiment que lui garde le sort,
La douleur n'aura plus de place dans son âme !
N'a-t-elle pas déjà souffert plus que la mort ?
Le vieillard regarda quelques instants sa femme;
Puis, la poussant du pied, avec un rire amer,
Il dit : « Jetez ceci dans un sac à la mer. »

XXXII

Lorsque Djérid reprit ses sens, avec la vie
Il sentit bouillonner dans son sein déchiré
Toutes les passions d'une ardente furie.
Ce n'est pas son destin, le tourment enduré,
Ni même à ses deux yeux la lumière ravie,
Qui torturent son cœur et causent ce transport.
C'est ta seule pensée, Aïna, c'est ton sort !

XXXIII

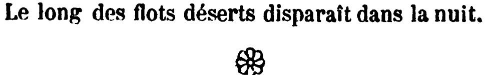
Bientôt, le long du mur qui longe le rivage
Il entendit s'ouvrir la porte du jardin.
«—Viens, les quais sont déserts! dit une voix sauvage.»
Un esclave parut portant un sac de lin.
« Djérid, tu peux chanter à présent ton veuvage!»
Dit encore la voix; et soudain dans les flots
Un bruit sourd retentit mêlé de longs sanglots.

XXXIV

Glacé d'horreur, Djérid prêtait l'oreille encore;
Un silence profond suivit l'horrible bruit.
Il comprend qu'Aïna l'attend sous le Bosphore;
Il s'élance, et, tendant ses deux bras dans la nuit,
Il marche vers la mer; soudain un vol sonore
Frémit à son oreille et l'arrête en chemin :
Il sent un elkovan se poser sur sa main.

XXXV

— « Ah! c'est toi, n'est-ce pas? c'est toi, ma douce amie! »
Dit l'aveugle, en pressant sur lui l'oiseau des mers;
« C'est toi qui viens vers moi. C'est ton âme bénie
« Qui veut me consoler dans mes chagrins amers.
« Viens sur mon cœur! Pour toi je souffrirai la vie! »
Il dit, baise l'oiseau, pleure, et bientôt sans bruit
Le long des flots déserts disparaît dans la nuit.



ÉPILOGUE

I

O Bosphore! il est doux sur tes rives fleuries,
A l'ombre d'un platane aux longs rameaux mouvants,
Devant ton horizon tout peuplé de féeries,
De suivre du regard le vol des elkovans,
En se laissant bercer de vagues rêveries.
Le flot passe entraînant la pensée et les yeux;
Et les flots et les jours glissent silencieux.

II

La vie est sur ces bords pour l'âme languissante
Un doux rêve sans fin que l'on fait éveillé.
Devant cette splendeur de ciel éblouissante,
Ces flots, et ces palais, l'œil reste émerveillé.
Mais l'esprit cherche l'art et la pensée absente ;
Et, rossignol captif dans une cage d'or,
Pleure son ciel natal, l'air libre et son essor.

III

Il ne faut plus rêver ! Il faut penser, et vivre
En laissant sur la terre un sillon mieux rempli.
Il faut aimer la gloire et les cœurs qu'elle enivre,
Arracher un lambeau de ses jours à l'oubli,
Faire vibrer son cœur comme un clairon de cuivre,
Et, lévite fervent du culte épars du beau,
Se faire encore aimer par delà le tombeau !

IV

O muse! il faut surtout vous aimer sans mélange!
Vous qui séchez nos pleurs de vos ailes de feu,
Qui nous faites planer au-dessus de la fange
Et soulever le bord de la robe de Dieu;
Déesse d'autrefois devenue un archange,
Vous dont la douce voix guida mes premiers pas,
Au milieu du chemin ne m'abandonnez pas!

V

Jusqu'au jour où ma vie achèvera sa trame,
Laissez-moi le bonheur, à vos lointains accords,
D'essayer de saisir les rêves de mon âme,
Et, suivant vos leçons, de leur donner un corps,
Impalpable tissu de musique et de flamme,
Et, comme ces dieux grecs taillés dans le Paros,
Arraché pour jamais aux flancs noirs du chaos.

VI

Ah! créer! volupté divine, doux mystère,
Où l'âme se dédouble, à l'image de Dieu,
Et, tirant de son sein un monde solitaire,
Le fait vivre un instant sous ses baisers de feu!
Pure maternité, délire, amour austère,
Rêve ardent des grands cœurs, des héros de l'esprit,
Qui veulent se survivre alors que tout périt!

VII

Comme un pêcheur voguant sur une mer profonde,
Le poëte qui passe un instant sous le ciel
Peut trouver une perle ou rencontrer un monde
Sur le double Océan du rêve et du réel.
Mais pour un que le sort trop avare seconde,
Combien d'explorateurs, par les vents retenus,
Du voyage lointain ne sont pas revenus!

VIII

Qu'importe! il faut tenter. Il suffit à la lyre
D'avoir la fibre émue où la vie a passé.
Que font les vains récits d'un mensonger délire?
Ils glissent sur nos cœurs comme un songe effacé.
Hélas! tout est réel dans ce qu'on vient de lire.
Le destin d'Aïna fut tel qu'il est conté;
Et Djérid a vécu, souffert, aimé, chanté.

IX

Que dis-je? Il vit, il souffre, il aime, il chante encore.
Si jamais votre instinct ou quelque heureux hasard
Vous mène, ô voyageur! aux rives du Bosphore,
A Batché-Capouci vous verrez un vieillard
Assis au pied d'un mur que le soleil colore.
C'est un chanteur aveugle, et, comme un talisman,
Sur son épaule droite il porte un elkovan.

X

Et c'est lui, c'est Djérid! non plus ce jeune Arnaute,
Le plus beau des rameurs au bras souple et nerveux.
Non! Les vents de la nuit dont il est toujours l'hôte,
L'âge et les longs chagrins ont blanchi ses cheveux,
Et sous leurs doigts glacés courbé sa taille haute.
Pourtant sa tamboura résonne sous sa main,
Et sa voix chante encore aux passants du chemin.

XI

Parfois, en achevant sa lente ritournelle,
Le vieillard tout ému pleure sans y songer;
Alors son elkovan, comme un ami fidèle
Qui voit une douleur qu'il voudrait soulager,
Jette un cri de détresse, ouvre à demi son aile,
Se penche et boit sans bruit les pleurs silencieux
Qui tombent lentement de ses longs cils sans yeux.



1857.

LA GROTTE

LA GROTTE

I

La grotte s'ouvre immense et sombre.
Devant ce portique béant,
L'œil éperdu croit voir dans l'ombre
Surgir un palais de géant.

Au fond des grands bois, solitaire,
Elle se dérobe aux regards;
La fraîcheur, l'ombre et le mystère
L'environnent de toutes parts.

Sur l'étroit rebord de la cime,
De vieux hêtres aux troncs tordus
Se penchent tremblants sur l'abîme
Où leurs pieds noirs sont suspendus.

De là haut, le regard se noie
Dans la nuit du gouffre profond ;
Au-dessus, l'épervier tournoie
Sans que son œil perce le fond.

La voûte étagée est si haute,
Qu'on voit toujours dans le lointain
Une vapeur blanche à mi-côte
Flotter comme un voile incertain.

Approchez! d'un côté la pente
Se prête aux pas du pèlerin :
Un sentier rapide y serpente
Jusqu'au fond du noir souterrain.

A chaque pas l'œil voit éclore
Des aspects plus mystérieux :
La voûte s'élargit encore;
Le fond recule et fuit les yeux.

Mais bientôt sur les parois nues
L'on entrevoit confusément
Blanchir des formes inconnues
Dans un étrange encadrement.

Est-ce une vision, un rêve
Flottant dans le vague des airs,
Pareil aux mirages qu'élève
L'ardent horizon des déserts ?

On dirait des temples de marbre
Dans leur Paros étincelant;
Ou la neige aux rameaux d'un arbre
Suspendant son long voile blanc;

Ou bien encor les vastes tombes
De rois couchés dans leur linceul,
Qui dorment sous ces catacombes
Que creusa la main de Dieu seul.

Ces frontons chargés de trophées,
Ces piliers, leurs brillants soutiens,
Sont peut-être l'œuvre des fées
Et leurs palais aériens?

Peut-être encor, ces formes pâles
Qui masquent le pied des parois
Sont les trônes semés d'opales
Des esprits des monts et des bois?

Avançons! tous ces blancs fantômes
Semblent grandir encor de près;
L'œil surpris voit partout des dômes,
Des coupoles, des minarets,

Des pagodes et des chapelles
De marbre blanc teinté d'azur.
Un chaos de formes nouvelles
Surgit soudain de l'antre obscur.

II

Quelles sont ces formes voilées
Qui font rêver du Parthénon,
Et ces blancheurs amoncelées
Dans ces solitudes sans nom?

Ce sont des neiges éternelles
Qui dorment sur un lit de rocs,
Immobiles et solennelles
Dans la majesté de leurs blocs.

L'eau qui filtre à travers les voûtes.
Avec un doux bruit argentin,
Les forme ainsi gouttes à gouttes
En les renouvelant sans fin.

O nature ! ô source infinie
De vie et de fécondité,
Où l'âme humaine rajeunie
Se retrempe dans la beauté !

Sur combien de lointains rivages,
Dans combien de climats divers,
Sous le soleil ou les orages,
Au fond des bois, au bord des mers,

Dans les vallons ou sur les cimes,
Dans les déserts ou les cités,
Ai-je vu les aspects sublimes
De tes éternelles beautés !

Que de fois pâle et solitaire,
L'œil ébloui de tes splendeurs,
Ai-je contemplé le mystère
Qui veille au seuil de tes grandeurs!

Heureux qui te voit face à face !
Heureux qui peut suivre en tout lieu
Les vestiges de cette trace
Que t'imprima le doigt de Dieu !

J'ai vu les pays d'où l'aurore
Vers nous s'avance en souriant,
Et l'Italie et le Bosphore,
Et les palmiers de l'Orient.

J'ai vu le Nord mélancolique
Et ses archipels orageux,
La pâle et brumeuse Baltique
Et les Alpes au front neigeux.

Que le ciel fût pâle et sans flamme,
Ou m'inondât de ses clartés,
Partout j'ai laissé de mon âme
Aux pays que j'ai visités.

Partout ma mémoire fidèle,
Ouvrant son invisible écrin,
Recueillit le divin modèle
Que Dieu plaçait sur mon chemin.

Ne crains donc pas que je t'oublie,
O grotte du pays natal !
Mon âme est à jamais remplie
De ton souvenir virginal ;

Car c'est là que, pâle et muette,
Inclinant son cou frêle et blanc,
Rêveuse, Elle a posé sa tête
Un instant sur mon cœur tremblant !



188...

SUR UN TOMBEAU

SUR UN TOMBEAU

I

Sous le tertre sans nom d'un humble cimetière,
Poussière ensevelie au sein de la poussière,
Te voilà donc couché dans l'ombre pour jamais!
Et c'est là que ton cœur, ô sombre et dur mystère!
Après avoir connu les grandeurs de la terre,
Devait enfin trouver le repos et la paix!

II

O mon prince ! cœur fier, âme douce et trop tendre,
Je ne sais si tu peux m'entrevoir et m'entendre
De la couche sanglante où tu t'es endormi.
Mais j'apporte en pleurant à ta tombe ignorée
Les regrets, les soupirs et l'âme déchirée
D'un serviteur fidèle et d'un fidèle ami.

III

Oui, d'un ami, d'un fils ; car dans ta cour prospère
Tu me traitais en fils et je t'aimais en père.
Tes enfants m'acceptaient comme un frère plus vieux.
— Hélas ! quel souvenir ! et combien il me touche !
Ma joue est tiède encor du baiser que sa bouche
Y posa tendrement à l'heure des adieux.

IV

Puisque ton cœur aimait mes accents de poëte,
O mon prince ! ma voix ne sera pas muette.
J'embaumerai ton corps d'un vivant souvenir ;
Et, comme un marbre blanc sculpté par les génies,
Ma muse en deuil, versant des pleurs et des nénies,
Signalera ta tombe au lointain avenir.

V

Ne crains pas que j'allume au feu de l'hyperbole
Le vers qui doit servir à ton nom d'auréole :
Ton front est assez haut pour ne pas le grandir.
Puis la tombe est un temple où veille un saint mystère ;
Et la vérité seule et la justice austère
Comme des lampes d'or y doivent resplendir.

VI

Repose donc en paix sur la terre étrangère !
Ah ! qu'elle soit au mort plus qu'au vivant légère !
Qu'elle donne à ses os ce qu'il cherchait : l'oubli.
L'oubli des lâchetés et de l'ingratitude
Qui vinrent l'outrager jusqu'en la solitude
Où son front fatigué s'était enseveli.

VII

Comme il aimait pourtant cette douce retraite !
Pour cacher un bonheur Dieu semblait l'avoir faite.
Rien n'y manquait : l'air libre, un riant horizon,
Le silence et la paix d'une vie ignorée,
De grands arbres, des fleurs, une femme adorée
Et deux anges d'enfants jouant sur le gazon.

VIII

Ah! c'est la calomnie et son dard de vipère
Qui l'a tué! Saignant de sa morsure amère,
Il voulut quelque temps lutter contre le sort.
Mais le poison mortel brûlait déjà ses veines,
Et bientôt ce grand cœur, navré par tant de peines,
Chercha violemment le repos dans la mort!

IX

Et toi, toi qui régnas, toi qui connus les hommes,
Qui savais leur valeur et ce peu que nous sommes,
Tu prêtas ton oreille à ces viles clameurs!
Et quand un peuple entier s'en allait les confondre,
Quand ton silence seul eût suffi pour répondre,
Ton âme se remplit d'amertume et tu meurs!

X

Tu ne savais donc pas le sort de toutes choses?
Un scarabée impur ronge le cœur des roses;
Tout fleuve a son limon, tout palais ses égouts;
Dans ce monde imparfait toute coupe a sa lie,
Tout son pur est faussé, toute blancheur salie,
Toute grandeur s'achète au prix d'amers dégouts!

XI

Non! tu n'étais pas fait pour porter la couronne,
Ce dur cercle de fer qu'un peu d'or environne,
Et qui meurtrit toujours le front du souverain.
Ton cœur était trop bon, ton âme trop loyale.
Pour remplir sans effort cette tâche royale,
Il faut un bras de fer avec un front d'airain.

XII

Sans redouter la fange et ses éclaboussures,
Il faut guider le char avec des mains plus sûres,
Et sourire aux clameurs des intérêts broyés.
Il faut voler tout droit au but dans la carrière,
Sans retourner la tête et les yeux en arrière
Pour voir les malheureux que l'on foule à ses pieds.

XIII

Le peuple est ainsi fait! Sous les mains souveraines
Ce superbe coursier aime à sentir les rênes;
L'éperon même est doux à son flanc plébéien.
La fermeté lui plaît dans le bras qui l'opprime;
Pour lui, son sang versé n'est pas toujours un crime.
— Hélas! tu n'as jamais répandu que le tien.

XIV

Ton âme était si douce! Un mot, une prière
Suffisait pour ouvrir ta main trop aumônière.
Jamais un malheureux ne t'approchait en vain.
Comme au penchant des monts l'eau des sources rapides
Qui remplit jusqu'au bord les urnes aux flancs vides,
Ainsi l'or sans tarir s'écoulait de ta main.

XV

Dors en paix! tu fus bon; tu le fus sur un trône.
Dors, repose ton front sur ta gerbe d'aumône,
Moissonneur qui t'assieds avant la fin du jour.
Tu n'auras pas en vain travaillé; ta mémoire
Dans plus d'un cœur fidèle et jaloux de ta gloire,
Trônera sous un dais de respect et d'amour.

XVI

L'histoire et l'avenir éveillant la justice
Diront sans complaisance et sans vain artifice
Tout ce que tu rêvas et fis pour ton pays ;
Tes mains de toutes parts par l'étranger liées ;
Les racines du mal au loin multipliées,
Et comment par le sort tes vœux furent trahis. .

XVII

Mais avant que ce jour de vérité ne vienne,
Tu n'auras pas en vain mis ta main dans la mienne !
Sur la tombe encore fraîche où reposent tes os,
Avec l'oiseau qui chante et la brise qui pleure,
Le cyprès qui gémit et l'herbe qui t'effleure,
Mon vers tendre et pieux bercera ton repos.

XVIII

Adieu donc! adieu donc! pauvre tête meurtrie!
Tu ne reverras plus ta lointaine patrie,
Ton palais, ta famille et tes petits enfants;
Ta vigne à Śokola, nid d'ombre et de silence,
La Bistrizza rapide et le Danube immense,
Et Galatz qui te fit des adieux triomphants!

XIX

Tu ne reverras plus ce qui faisait ta joie,
Ces cieux plus étoilés où le regard se noie;
Les joyeuses Horas de ton peuple assemblé,
Où tu n'as pas voulu qu'il restât un esclave;
Et ce vert Océan de la terre moldave
Qui déroule ses flots de maïs et de blé!

XX

Tu ne reverras plus les chasseurs des montagnes,
Le regard doux et fier de leurs jeunes compagnes,
Les Tziganes errants campés sur les chemins,
Le paysan courbé sous les lois féodales,
Qui marche en longs cheveux les pieds dans des sandales,
Ainsi que ses aïeux sous les Césars romains !

XXI

Non ! mais réjouis-toi dans ton repos suprême !
Ce peuple doux et fort, ainsi que son emblème,
A suivi le sillon qu'ouvrit ton noble effort.
Les rois vont le juger. Le monde fait silence....
Si ses droits sont trouvés légers dans la balance,
Repose en paix ! son cœur fera rougir le sort !

Cimetière du Mée. — 1857.



VISION

VISION

I

A l'heure où le soleil se plonge dans la mer,
J'errais sur le rivage où Ravenne eut sa grève,
Et mon cœur s'abîmait dans un regret amer.

Je me disais : « Hélas ! tout n'est-il donc qu'un rêve ?
Tout se transforme et court vers un but inconnu :
La mer change de lit et l'homme erre sans trêve.

Son esprit est un flux et reflux continu ;
Le bien le mène au mal, le mal le jette au pire.
De quelle erreur est-il à jamais revenu ?

Si haut que soit le but où son génie aspire,
Il ne voit qu'un côté des choses à la fois.
Étreint dans sa prison qu'il nomme son empire,

Il se heurte le front à toutes les parois;
Et le pauvre insensé rêve de sa puissance
Sans voir ses fers rivés l'écraser de leur poids!

Et les peuples! tantôt idoles qu'on encense,
Tantôt serfs abrutis sous le fouet des tyrans;
Ou féroces ou vils! esclavage ou licence!

Vaisseaux désemparés d'un pôle à l'autre errants,
Ils cherchent au hasard un port dans la nuit sombre,
Jusqu'à l'heure où, jouet d'invisibles courants,

Chacun d'eux tour à tour heurte un écueil dans l'ombre
Et descende à jamais dans l'abîme profond.
Quoi! faut-il que la France, elle aussi, touche et sombre? »

— Et cherchant à sonder cette énigme sans fond,
Perdu sous les flots noirs de cette idée amère,
Je marchais, l'œil baissé, comme les rêveurs font.

J'étais comme un enfant qui, regardant sa mère,
Entend soudain dans l'air le glas des morts courir:
Il comprend tout à coup cette vie éphémère,

Et sur ces traits si chers que le temps va flétrir,
Jetant un long regard d'ineffable tendresse,
Il se dit plein d'effroi : Quoi! doit-Elle mourir?

Ainsi l'esprit fixé sur la France en détresse,
Laissant mes pas distraits me conduire au hasard,
(Car l'ardente pensée est ainsi qu'une ivresse),

Je suivais tristement mon chemin à l'écart,
Jusqu'à ce que soudain m'éveillant de mon rêve,
Un spectacle nouveau s'offrit à mon regard.

Mes pieds ne foulaient plus le sable de la grève ;
En relevant les yeux je ne vis plus le ciel ;
De grands pins élancés, qui s'agitaient sans trêve,

Recourbaient sur mon front leur dôme solennel,
Et la brise effleurant leurs rameaux dans les nues
Semblait y murmurer un cantique éternel,

Pareil aux longs accords que les orgues émues
Déroulent lentement dans l'ombre du saint lieu,
Quand la foule à genoux presse les dalles nues.

Et je te reconnus, ô vrai temple de Dieu !
Vieille et sainte forêt, sublime solitude,
Où l'âme dit au monde un si facile adieu !

C'est là que, promenant sa sombre inquiétude,
Le vieux Dante proscrit trouvait l'ombre et le frais,
Loin du bruit des cités et de la multitude ;

Là, sous ces mêmes pins, moins hauts et moins épais,
Assis sur l'herbe verte ou la mousse fleurie,
Le sublime vieillard venait chercher la paix.

Car au fond des grands bois notre âme endolorie,
En voyant la nature et sa sérénité,
Sent fondre ses chagrins en douce rêverie;

L'esprit plus près de Dieu respire la beauté,
Et, loin des passions et des œuvres serviles,
Trouve enfin au désert l'austère liberté.

Oui, c'est là que fuyant le tumulte des villes,
Et des opinions le flot trouble et mouvant,
Naufragé sans retour des tempêtes civiles,

Le sombre et fier proscrit s'asseyait en rêvant,
Et comme un vague écho des rumeurs populaires,
Écoutait le bruit sourd des rameaux et du vent.

O vous qui l'avez vu, pins aux troncs séculaires,
Vieux sentier qui s'efface et se perd dans les bois,
Sol creusé lentement par des pas solitaires,

Vous tous, témoins vieillis des choses d'autrefois !
Vous avez dû garder cette auguste mémoire,
Quand à ses derniers jours ce grand homme aux abois,

Exilé, chargé d'ans, de malheur et de gloire,
Venait dans cette allée, à l'ombre des forêts,
Traîner de sa grandeur le deuil expiatoire.

Dites-moi quels étaient ses mouvements secrets,
Ses rêves, ses désirs, sa dernière espérance,
Lorsque la paix du ciel était déjà si près!

Ah ! tourment des grands cœurs, héroïque souffrance,
Cher et cruel souci de la patrie en deuil,
C'est à toi qu'il songeait, à toi seule, ô Florence !

Et de l'éternité prêt à franchir le seuil,
Il se tournait encor vers l'ingrate contrée
Dont il est à la fois le remords et l'orgueil.

Je n'ai pas ton génie, ô grande âme navrée !
Mais je puis par le cœur comprendre tes ennuis ;
J'ai souffert comme toi cette douleur sacrée.

J'ai vu d'un siècle entier tous les rêves détruits,
Et la France incertaine entraînée aux abîmes
Par ses propres enfants aveuglés ou séduits.

Quel sera l'avenir? Quels efforts magnanimes
Pourront le replacer sur son vrai piédestal?
Ah! renier ses dieux est le plus grand des crimes!

— Ainsi, de mes pensers suivant le cours fatal,
Mon esprit, absorbé par des craintes sans nombre,
Me reportait si bien vers le pays natal,

Que je ne voyais pas que la forêt plus sombre
Dérobait le chemin à mes pieds déjà las,
Et que le crépuscule avait fait place à l'ombre.

Et je marchais toujours en rêvant, le front bas,
Quand je vis tout à coup dans la feuillée obscure
Une ombre se dresser au-devant de mes pas.

Mon cœur la reconnut. Cette grande figure
Dont l'œil profond brillait d'un feu surnaturel,
C'était Alighieri, ses traits et sa stature,

Tel que Giotto l'a peint au mur du Barigel,
Tenant entre ses mains une fleur par la tige,
Jeune et brillant déjà d'un éclat immortel.

— « O souverain poëte ! est-ce bien vous, lui dis je,
« Qui revenez encore au lieu de votre exil,
« Ou de mes sens émus n'êtes-vous qu'un prestige ?

« Parlez ! que votre voix par un conseil viril
« Légitime ou dissipe à jamais ma tristesse. »
Alors le grand proscrit : « Mon enfant, » me dit-il,

(Et sa voix révélait un monde de tendresse)
« Qu'as-tu? pourquoi ces pleurs? et d'où vient ton souci?
« N'est-il pas de remède à ce mal qui t'oppresse? »

— Et, relevant le front, je répondis ainsi :

II

« Puisque tu veux savoir le tourment que j'endure,
Je te dirai le mal qui me ronge le cœur :
A qui veut rester bon, maître, la vie est dure.

L'égoïsme au cœur vil, au sourire moqueur,
S'installe en triomphant sur l'honneur en ruines :
Nul ne croit plus au bien et le mal est vainqueur.

Un vent de mort se lève et flétrit les poitrines ;
Tout noble effort y meurt sous un souffle empesté ;
On dirait que jamais les mamelles divines

De l'ange que jadis on nommait Liberté
N'ont versé dans les cœurs sa tendresse infinie
Et sauvé de la mort la vieille humanité.

O toi, dont la douleur a trempé le génie,
Réponds, et ne crains pas de me faire souffrir :
Est-ce un repos d'une heure, ou bien notre agonie?

Hélas! je sais qu'un jour la France doit périr.
Longtemps j'ai repoussé cette pensée horrible,
Qui me fit tant de mal que je crus en mourir.

Longtemps, comme Jacob des récits de la Bible,
Je luttai seul à seul, d'un bras désespéré,
Sous l'étreinte de fer de ce spectre terrible.

Il a vaincu. Je sais qu'ici rien n'est sacré,
Que le temps détruit tout dans ses métamorphoses,
Qu'il vient sur notre cœur prendre un être adoré

Pour mieux faire pousser les ronces et les roses,
Et que, sans nul souci de nos déchirements,
Son niveau destructeur s'étend sur toutes choses.

Qu'il accomplisse donc son œuvre de tourments!
Mais toi, sur qui l'oubli ne peut avoir de prise,
Toi, pour qui l'avenir est sans étonnements,

Et dont l'œil, désormais sans trouble et sans méprise,
Contemple aux purs rayons du céleste séjour
La vérité sans voile au fond des cieux assise,

O bienheureux esprit! s'il te reste en ce jour
Le souvenir des maux que tu souffris naguères,
Ou si ton cœur pieux a gardé quelque amour

Pour les pauvres mortels que tu nommas tes frères,
Et ceux qui sont encore au milieu du chemin
Attardés dans la vie et ses mille misères,

Ah! ne dédaigne pas de me tendre la main!
Emporte mon esprit vers tes hauteurs sereines;
Dévoile-moi d'en haut ce qui sera demain;

Et que j'entende encor tes lèvres souveraines
Par un mot consolant relever mes esprits!
Car seul tu peux calmer mes regrets et mes peines. »

— « Ami, dit la grande ombre, ami, je t'ai compris.
Je connais ta douleur, je l'estime et je l'aime.
C'est parce que je sais tout ce que tu souffris,

Et que dans d'autres temps je l'ai souffert moi-même,
Que par l'ordre de Dieu je viens te secourir.
Mais n'attends pas de moi le remède suprême.

Il est de ces douleurs qu'il est sain de souffrir.
Sans elles, l'existence est une lettre close.
Ne demande donc pas à Dieu de te guérir.

Ce généreux tourment dont l'amour seul est cause;
Ces pleurs versés sans bruit sur le pays natal;
Cet effroi du péril où l'on croit qu'il s'expose;

Ce désespoir secret, qu'ignore un cœur banal,
Pour la patrie en deuil et ses grandeurs déçues;
Cette foi dans le bien quand triomphe le mal;

Toutes ces douleurs-là ne sont jamais perdues.
Un ange les recueille et Dieu sait les bénir :
C'est la rédemption des nations déchues;

Et quand vient l'heure où Dieu songe à les rajeunir,
Comme dans un trésor c'est là que sa main puise
Pour doter l'univers d'un nouvel avenir.

Mais il faut qu'à tes yeux la vérité reluise :
Ami, lève la tête et renais à l'espoir.
Ta patrie à l'erreur est loin d'être conquise;

Ton peuple n'en est pas où tu crains de le voir;
A mes regards plus sûrs sa chute est moins profonde :
Il peut sembler parfois déserter son devoir;

Parfois, comme un soldat que sa blessure inonde,
Sur l'arène sanglante il s'assied à l'écart.
Mais il ne peut périr; sa vie importe au monde.

Que le clairon résonne, il se relève, il part,
Il court, combat, triomphe, et sa main la première
Sur l'ennemi vaincu plante son étendard.

Car c'est lui maintenant qui porte la lumière
Qu'autrefois l'Italie a tenue en sa main,
Quand la nuit du chaos couvrait l'Europe entière.

C'est lui vers l'avenir qui montre le chemin,
Et qui dans les sillons de ce siècle timide
Sème les vérités qui germeront demain.

Relève donc le front et ta paupière humide !
Le mal comme le bien a son aspect trompeur,
Et souvent dans l'excès du mal le bien réside.

Les peuples les plus forts ont eu cette torpeur ;
Mais un grand cœur revient tôt ou tard à lui-même ;
Et bientôt l'avenir démentira ta peur. »

C'est ainsi que parla le poëte suprême ;
Et, quoique délivré de mon chagrin cuisant,
Je méditais toujours le douloureux problème.

Et je lui répondis : « O maître bienfaisant!
Mon cœur s'ouvre à ta voix et mon chagrin s'envole.
J'accepte, et désormais je comprends le présent.

Mais je veux te montrer, sans scrupule frivole,
Ce qui s'agite encore au fond de mon esprit :
Un doute me travaille et combat ta parole.

Cet avenir meilleur dont ta voix me prescrit
De saluer l'aurore et la douce espérance,
J'y veux croire avec toi ; c'est Dieu qui te l'apprit.

Mais après ce réveil, qui me dit que la France
Ne retombera pas dans ce sommeil de fer
Qui scelle le tombeau de Rome et de Florence ? »

— A ces mots, un sourire à la fois doux et fier
Illumina les traits de la sombre figure,
Comme un rayon furtif qui dore un ciel d'hiver.

— « Dans tes climats du Nord, dit l'ombre, où le froid dure,
N'es-tu jamais allé t'égarer ou t'asseoir
Sous les rameaux des bois dépouillés de verdure ?

Tout présente l'aspect d'un morne désespoir :
Sous son manteau de neige au loin la terre est blanche ;
L'arbre étend ses grands bras comme un squelette noir.

C'est la mort ! et pourtant tu sais que chaque branche
Se couvrira de fleurs et de fruits éclatants,
Lorsque le gai printemps reprendra sa revanche.

Eh bien ! les nations ont aussi leur printemps.
J'en sens déjà dans l'air les premières haleines ;
Le réveil de mon peuple est prochain ; je l'attends.

Son expiation va finir ; dans ses veines
Déjà monte et frémit un sang plus généreux ;
Le moment va venir où tomberont ses chaînes. »

— « Ah ! m'écriai-je alors, heureux, trois fois heureux
Ceux qui verront ce jour que tout grand cœur souhaite !
Qu'il couronne au plus tôt tant d'efforts douloureux ! »

— « Je peux te le montrer, dit encor le poëte,
Tu vas voir l'avenir comme dans un miroir ;
Que la paix rentre enfin dans ton âme inquiète !

Regarde ! » — Et tout d'abord je ne pouvais rien voir
Que la nuit qui cachait la forêt tout entière
Et formait sous mes yeux un épais rideau noi

Mais l'ombre de son doigt me touchant la paupière,
Le voile qui couvrait mes sens fut déchiré :
L'avenir m'apparut comme un trait de lumière....

Et peut-être qu'au monde un jour je le dirai.

1858.

FIN.



TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7




M.WINCKLER
RELI
LAUS

